

PIERRE DOMENGÈS

TERRITOIRE ENNEMI



Les éditions *Arcane* 17

ISBN 978-2-918721-33-8

Préface "Lost territories"	P6
1/ Putain de rock'n'roll	P8
2/ À la mine	P10
3/ Hey Joe	P15
4/ Fantaisie militaire	P19
5/ Great balls of fire	P22
6/ Mirages	P25
7/ Ramblas	P32
8/ Russian roulette	P35
9/ Franco goes to Hollywood	P40
10/ Lipsticks traces in Tarbes	P48
11/ La petite fille du bout du chemin des ânes	P55
12/ Todo es de color	P58
13/ Le rock'n'roll est mort	P68

Merci à

Daniel Jeanrenaud
(Kingsnakes et Camden Cats),

Marc Minelli,

Michel Besset,

Robert Piazza
(Little Bob Story),

Sylvie Lubin
(les Hanet's),

Thomas Jimenez
(El comunero),

José Antonio Garcia
(Punk lord warrior de Grenade),

Guillaume Favray
(le rock'n'roll est mort),

Joël Guglielmi
(inventeur du vrai martini-gin),

El sapo
(citoyen Barcelonais).

LOST TERRITORIES

À Sylvie Lubin, guitariste des Hanets

*"They try to walk into the wind of sand
That's burning down and covering their land"*

Robert Piazza

(Little Bob Story)

Lors d'une interview pour la presse anglaise, Joe Strummer déclara : *"On joue du rock en territoire ennemi!"*. Tout était dit... Quels que soient les formes et les détours qu'a pu prendre cette vieille canaille, depuis ses divagations psychédéliques jusqu'à ses démonstrations circassiennes du moment, lorsque ses adeptes exhibent performances techniques et matériel haut de gamme, le rock'n'roll est et sera toujours un vilain petit canard pour lequel aucune mare ne correspondra jamais.

Si le cul des pingouins est prévu pour glisser sur la banquise, que la densité de la terre est compatible avec la force des racines afin qu'un arbre puisse croître ou bien, si un orque possède assez de dents pour dépecer un éléphant de mer, rien n'indique que ce style, apparu dans les années cinquante, aurait pu s'imbriquer dans je ne sais quelle règle naturelle.

Certes, nos sociétés puritaines attendaient une sorte de grand chambardement, un brin de colère, de révolte, un déhanchement capable de libérer nos pulsions animales, un laisser-aller salvateur. Les révolutions sont dans l'ordre des choses lorsque nos trajets s'étouffent dans l'étroit goulot d'une fin de siècle. Qui aurait imaginé que quelques guitaristes héritiers des esclaves noirs, et donc des pires actes que l'homme est seul capable d'élever au rang de loi, auraient donné naissance au rock'n'roll ?

Il est dans l'ordre des choses que cette musique reste en dehors de l'ordre des choses, une intruse au repas de noce, un grain de sable dans tout mécanisme, celui que l'on évite, que l'on fuit du regard, dont on se méfie parce qu'il n'est pas foutu comme nous.

C'est tant mieux, car on a beau le lustrer, lui filer quelques paillettes, l'inviter dans des débats sociétaux, l'emballer dans des rubans de couleurs, ce type-là n'a rien à foutre de nos histoires de robinets qui coulent ou de nos exercices mathématiques de trains partis à l'heure ou non. Il doit rester en dehors, séparé de notre sacro-saint progrès par de solides cordons de bienséance au risque de nous ressembler et de finir par être ce que l'on croit qu'il est devenu.

C'est pour cela qu'on ne le croise que rarement sur les scènes au même titre que vous ne trouverez nul Dieu dans une église. Pourtant, il est là, tout près, on le sent à portée de main et certains s'amuse à théoriser sur la bête comme des enfants qui tenteraient d'attraper des rayons lasers lancés du haut d'une grande roue de fête foraine. Les tenants de la pensée et autres protecteurs du système s'obstinent encore à lui trouver une place, une niche afin que l'on puisse garder un oeil sur l'animal, qu'il n'aboie que durant des horaires convenus. Ils ont imaginé des tas de trucs pour l'apprivoiser : des microsillons, des projecteurs, jusqu'à le faire s'abandonner et s'automutiler sur l'autel de la grande finance, pire encore, le coter en Bourse.

Malgré tout, c'est dans le quotidien des excès en tout genre qu'il se sent le mieux, depuis toujours, bien avant qu'on puisse le nommer. Dans les utopies, les outrages, les contre-pieds à toute forme d'autorité, dans les petits et grands destins des êtres qui constituent l'Humanité.

Je crois bien avoir croisé quelques-uns des membres de cette congrégation. Peut-être sont-ils le rock'n'roll parce qu'ils ont toujours refusé de subir la banalité d'une vie. Parce qu'ils n'ont jamais eu de place nulle part et que tout leur semble un territoire ennemi. Ceux-là sont le rock'n'roll... ou pas.

Putain de rock'n'roll

Aux jumeaux Marbezy, historiens du rock

« *Nous parlâmes dans la nuit*
Parler des choses simples
Avant de découvrir les filles »

Tiré du film Stand by me de **Bob Reiner**

C'est quoi le rock ? Ne comptez pas sur moi pour répondre à la question. Ne cherchez pas non plus dans les lignes qui vont suivre une quelconque définition du genre. Depuis la signature chez Sun Records d'un certain Elvis Presley lors de l'été 54, les autoproclamés gardiens du temple, ceux qui sont capables d'écrire un tome sur un poil pubien de Patti Smith ou sur une virgule de l'épithète de Jim Morrison, s'occupent à en fixer les contours musicaux. À défaut de m'associer à cette entreprise, de chercher à définir ce bon vieux rythme binaire et de le classer dans la grande bibliothèque des styles contemporains, je peux affirmer que ce putain de rock'n'roll, je l'ai rencontré, bien souvent, bien plus souvent que mes ancêtres pyrénéens ont cru voir l'ours.

La comparaison avec le sulfureux plantigrade n'est pas gratuite quand on sait qu'on les dit tous deux en voie d'extinction. Malgré tout, ils réapparaissent régulièrement, toujours plus en danger, mais prêts à sortir d'une grotte, d'un buisson de buis, d'une scène moite ou d'un vieux poste radio fraîchement réparé.

En tout cas, j'ai pas eu besoin de fréquenter les cocktails parisiens ou new-yorkais, les « backstages » enfumés ou les « after branchouillards » pour toiser ce vieux phoque à l'haleine chargée d'un délicat mélange de houblon, de malt et de tabac froid .

Cependant, si je devais tenter une approche personnelle de cette aventure électrique, je penserais sans hésiter à ce documentaire que deux copains historiens du rock faisaient circuler dans les lycées. Depuis le début des années deux mille, quelques enseignants s'intéressent à l'univers socioculturel qui entoure ce mouvement et surtout à la forme ludique de ces vidéoconférences.

L'Amérique des années cinquante découvrait cette nouvelle religion qui allait bouleverser le pays et qui touchait plus particulièrement une jeunesse que tonton Sam destinait plus volontiers à l'épandage de napalm dans les villages tropicaux que de lisier dans les champs de l'Oregon. Une chaîne de télévision venait d'envoyer dans un collège modèle une équipe de journalistes afin de vérifier cet engouement nouveau auprès des jeunes Yankees.

On voyait à l'écran un groupe de bouffeurs de ketchup, des futurs GI de 12 ans surpris en pleine récré. Dans l'excitation que suscitaient les caméras et les micros, le commentateur s'arrêta sur un gamin à la bouille ronde, à l'oeil pétillant de malice, visiblement spécialiste des bombes à eau et fournisseur officiel de poil à gratter pour le vestiaire des filles du collège voisin.

« C'est quoi le rock, pour toi, petit ? ».

Le même était entouré d'une vingtaine de camarades qui formaient une grappe de jeunes fruits qui gesticulaient et se bouscuaient pour être filmés, gloussant dans le champ de la caméra et laissant parfois passer des commentaires allant du pipi caca à « Ça vaut cher votre matériel, Monsieur ? »

À l'énoncé de la question, la star du jour, l'Al Capone des balançoires, cessa de se trémousser et de roucouler comme pour mieux réfléchir.

Le gamin prenait l'affaire très au sérieux. Puis, il laissa gonfler son visage de poisson-lune et son sourire édenté qui racontait un grand nombre de gamelles sous les préaux du Wisconsin qui ne lui avaient laissé qu'une unique cachole. Sûrement celle qui manquera à Joe Strummer quelques années plus tard.

« Le rock, ben le rock... c'est la vie !!! ».

À peine après avoir lancé sa première belle éjaculation, le jeune fut interrompu par la sonnerie qui avertissait de la reprise des cours. Il prit alors sa place dans la volée de moineaux et partit rejoindre sa classe, laissant les journalistes plantés au coeur d'une aire qui allait progressivement retrouver le silence froid du goudron.

« Pas mieux, petit... Pas mieux ».

Car après tout, si c'était ça le rock ? Tout simplement une histoire de mômes obstinés à repousser cette putain de sonnerie qui marque la fin de la récré...

À LA MINE

À Michel Besset et à Marc Minelli

*« If you see me walking down the street
And I start to cry each time we meet
Walk on by, walk on by »*

Aretha Franklin

Altamont, le Golf Drouot, le Gibus, le CBGB, ces lieux sonnent comme un abécédaire définitivement lié aux grandes années musicales. On pourrait aisément y substituer des noms comme les Stones, les Chats Sauvages, Johnny Thunders ou les Ramones. Chacune de ces places fortes portent, tatoués dans la mémoire des rockers, les plus purs et épiques moments électriques. À tel point qu'il nous semble qu'il suffirait que l'on y pose ses creepers pour de suite rentrer dans la légende, croiser Debbie Harry en sueur tanguant au bras de Joey Ramones ou apercevoir Lou Reed sortir des chiottes infâmes d'un club new-yorkais.

À quelques billions d'accords de ces endroits, il existe d'autres lieux dans lesquels terre, ciel et musiques s'entrechoquent et racontent des bouts de vie, des tranches d'humanité faites d'espoir, de violence et de résignation. Ce soir-là, la route qui m'emmenait vers Blaye-les-mines n'en finissait pas de dégueuler ses ronds-points. Michel m'attendait chez lui dans la petite bourgade de mineurs près de Carmaux. La nuit tombait et en croisant les maisons grises alignées comme celles des cités du Nord, je sentais le lourd pas de Jaurès qui escortait mes derniers kilomètres en enjambant les toits et les terrains abandonnés.

Malgré la fatigue, j'avais suivi les indications de mon hôte et me garais pile-poil devant la maisonnette. Michel m'y attendait, et alors que je sortais de la voiture, en guise de bonsoir, il tendit son bras vers le bout de l'impasse pour me montrer l'ancien chevalet de mine qui trônait au-dessus des jardins ouvriers comme une sentinelle cathare.

Ce sexe à la fois empreint de douleur et de fraternité semblait encore protéger une communauté d'anciens « gratteurs de terre » et marquait la mémoire des générations de gueules noires en guise d'avertissement à l'encontre de ceux qui auraient pu se dire que l'endroit était définitivement entré dans l'uniforme du temps moderne.

«Tu as vu, Pierrot !!! La mine !!! »

Comme un paysan prononce « la terre », comme un marin prononce « la mer », quand un ancien mineur de fond parle de la mine, il y a dans sa voix un mélange de fierté, de respect et d'amertume ; un ton capable d'accrocher des chapelets de médailles à un vieil uniforme poussiéreux et mité.

En regardant le chevalet qui se détachait au coeur d'un épais ciel mauve, me venaient aux oreilles les fracas du fer, les grincements des machines, les cris des hommes, ces mêmes bruits d'avant-concert lorsque l'on monte les grandes scènes, que l'on débride les sonos et que l'on charge le matériel.

Bienvenue au pays du rock noir.

Je n'étais pas trop en avance et il nous fallait partir de suite sur Albi rejoindre Marc Minelli avec lequel Michel avait organisé une soirée rock et dédicace dans un troquet de la ville. Le temps de poser mon sac et d'attraper un carton de bouquins dans le coffre et nous filions encore une fois à travers les ronds-points.

Je connaissais la musique de Marc Minelli depuis les années soixante-dix, j'en avais un souvenir douloureux quand j'allais acheter ses vinyles chez New Rose, le mythique magasin parisien spécialisé en perles rock'n'rolliennes. La rue dans laquelle se trouvait la boutique n'était fréquentée que par des punks friqués qui passaient leurs économies à l'achat de galettes fraîchement débarquées de Londres ou de New York. Quant à la dimension douloureuse de la rue, cette dernière était assurée par la présence quasi permanente à chacune de ses entrées d'un groupe de skinheads dont l'occupation principale consistait à dépouiller les clients de leurs achats. Il fallait avoir en tête les cadrages débordements appris à l'école de rugby pour éviter les plaquages et les tournioles de ces grandes brutes qui se reconnaissaient en poussant leur cri de guerre « Oi,Oi ! » et dont on saluait la présence en criant « Ouille, Ouille ! ».

Comme Chris Bailey, Charles De Goal, les Damned ou TC Matic, Marc Minelli faisait partie des chouchous du catalogue phare du magasin. Retrouver le bonhomme 30 ans après, qui plus est dans ce contexte particulier, en plein coeur du pays des camarades, cornaqué par Michel, ancien mineur qui fut aussi chauffeur de Léo Ferré et qui continuait à extraire l'or noir du rock'n'roll, me comblait de bonheur et d'excitation.

Jour de fête, c'était le nom du rade, un écrin de musique et de BD aux allures de bar de quartier qui se remplissait doucement à l'heure de l'apéro. Le taulier déballait sa discothèque pour le plus grand plaisir des clients. Les Dolls, les Clash, les Saints chauffaient la salle pendant que nous prenions possession de la kitchenette attenante, histoire de casser une graine avec Marc Minelli et quelques gloires locales.

Le père Michel avait fait son choix, il nous laisserait la poule en sauce et se cantonnerait exclusivement au pinard... c'est lui qui devait lancer la bataille, prendre le micro et annoncer les réjouissances.

La première partie de la soirée serait consacrée à un temps de dédicace

de mon premier bouquin*, puis Minelli rentrerait sur le terrain ; la troisième mi-temps se ferait chez l'habitant jusqu'à plus d'heure et autour du fameux plat régional : les tripoux. Le protocole avait été réglé de main de maître, le discours d'inauguration légèrement coloré au picrate balayait en émotion l'histoire du rock local, l'utopie encore tenace des populations et d'un festival créé par des hommes et des femmes du pays noir, un événement sacré qui allait disparaître et dont la soirée devait être plus qu'un appel à soutien, une mise en bière haut de gamme. Dans les quelques mots de Michel, pas de stratégie économique, pas de diatribe larmoyante sur la guerre à l'armement des gros festivals supra-subsidés. Les phrases n'évoquaient que les hommes, les territoires, les artistes, l'urgence de garder dans cette terre des salves de musiques et de rencontres citoyennes. Que ces moments de bravoure ne finissent pas sacrifiés sur l'autel d'une terre devenue stérile comme celle de la mine. N'allez pas croire que le vieux militant campait farouchement dans un régionalisme orthodoxe et que son horizon s'arrêtait aux frontières du Tarn ou de l'Aveyron ; ce serait mal connaître celui qui avait pris le café avec des martiens un petit matin sur le vieux port de Marseille, fait découvrir Gong et Magma à des manutentionnaires thaïlandais et ressuscité un pigeon sur les Ramblas de Barcelone.

Minelli s'emparait de sa guitare et attaquait son répertoire rempli de titres aussi vifs que des truites rutilantes à peine sorties de l'eau, entre blues, rock, ballade et soul.

Le rade était maintenant plein à craquer comme le bidon d'un vieux général et les derniers arrivés se postaient sur le trottoir et dans la rue pour capter les accords du troubadour. La voix de Marc donnait à l'endroit une lumière nouvelle qui éclairait les murs remplis de cadres de jeunes photographes locaux et de fresques colorées le long desquelles circulait un nombre incalculable de mojitos et de pintes de bière. Au bout du set et de la longue série de rappels, l'artiste posa sa guitare pour entamer un Stand by me à capella accompagné par les voix du public ; il abandonna le micro pour se mêler à la foule chantante qui marchait derrière lui jusque dans la rue en marquant de la voix la mythique mélodie de la basse. Le cortège roulait en cadence dans les ruelles proches comme dans la légende du joueur de flûte dont la musique créait un chapelet d'enfants avançant vers le lac. Pas de danger, beaucoup d'entre nous étaient déjà noyés et la fine bruine qui tombait rajoutait sa note groovy à la chaîne de noctambules.

Je n'ai jamais compris pourquoi mes souvenirs de concert, lorsque j'étais chanteur, se cantonnaient uniquement dans l'avant et l'après, comme si le spectacle en lui-même ne m'appartenait pas, comme si de partager ma musique à outrance participait à la confiscation de celle-ci par le public, vidant de la sorte cette espace éphémère. Il doit peut-être y avoir dans tout ça la nostalgie des vestiaires de rugby, des longs tunnels et des claquements des crampons dans l'épaisse odeur de camphre. La distribution des maillots dans le silence moite avant le combat et la gloire.

Il était deux heures du mat' et le lieu affichait désormais une gueule de champ de bataille, les derniers soldats rangeaient le matériel, un ou deux capos terminaient le dernier verre en grimaçant, le coup de trop mais celui que l'on n'ose abandonner pour ne pas froisser les collègues. Le taulier ramassait les boucliers, les restes d'armures, de casques, les armes abandonnées sous forme de gobelets, de verres et de poches de sandwiches chiffonnées. Dans ces moments, alors que chacun s'affaire à effacer les traces du combat, le trop-plein de notes, de riffs lâchés dans la soirée semble timidement sortir des plus improbables cachettes. D'un gobelet éventré, d'une série de chaises empilées, d'une jardinière de fleurs mortes sortent des restes de mélodies tremblantes, des accords bleutés que rentrent doucement retrouver le silence du ventre d'une guitare ou d'une voix fatiguée.

Nous rentrions Michel et sa femme, Marc et moi sous cette pluie lancinante. Pas de musique dans la voiture. Sans se le dire nous voulions profiter du son des flaques giflées par les roues, du tempo des balais d'essuie-glace, du long grésillement des gouttes d'eau pareilles au son d'un vinyle qui apporterait la voix d'Aretha Franklin. « If you see me walking down the street ».

Je m'étais tapé les 250 kilomètres du jour accompagné par une longue série de CD et n'avais à aucun moment pris le temps d'écouter les actus de la radio. On annonçait pourtant depuis la matinée sur les ondes et les écrans, l'arrivée d'une grosse perturbation météorologique dans le Sud-Ouest, une grosse perturbation qui allait sous peu devenir la tempête du siècle. Personne de la petite bande n'avait réellement eu l'info, nous étions trop occupés par de plus importantes considérations rock'n'rolliennes. En sortant de la voiture, nous avons bien senti les premières bourrasques, mais nous les avons rangées dans la mythologie du lieu ; presque assurés qu'elles faisaient partie de la mise en scène de la soirée. Il faut dire que nous nous apprêtions à attaquer la dernière partie du périple, l'instant des aficionados, le must. Douze tripoux d'anthologie escortés de quelques vins que Michel nous commentaient comme il le faisait d'une nouvelle trouvaille musicale ou, lorsqu'il sortait un haut-médoc, comme d'un vieil opus des Flamin' groovies. Que du vinyle, rien que du vinyle, on ne va quand même pas servir du Bordeaux dans des verres en plastique !

Malgré le vent et la pluie qui redoublaient dehors, qu'il faisait bon chez toi Michel ce soir-là ! On ne savait plus sur quoi portaient tes commentaires, les disques qui défilaient sur la chaîne, les vins qui coulaient dans nos verres. À mon côté, Minelli retrouvait sa mine de jeune dandy british et n'en finissait pas de tourner ses couverts autour d'un tripoux ne sachant pas par quel bout l'attaquer, et surtout, pas vraiment emballé par la spécialité locale. Je devenais alors l'heureux fossoyeur de la douzaine de paupiettes qui fumaient encore dans le plat.

Le petit matin pointait sa gueule de bois au coeur des impressionnantes secousses de la tempête, le dernier vinyle tournait à vide, la troupe venait de s'endormir et il me fallait faire de même, histoire de récupérer assez de force pour repartir avaler 30 bornes de pots-de-vin et 220 d'autoroute. La maison avait retrouvé son silence : le silence des camarades, le silence des utopies, au coeur de la mine. L'air sentait le tabac froid et le vin, il portait aussi des brassées de poings levés. Dans une autre maisonnette, juste à côté, habitait Jean Coutouly, résistant, déporté, mineur, ancien maire communiste de Blaye-les-mines et beau-père de Michel. L'homme s'éteignait doucement en tournant le dos au chevalet, il plongeait doucement vers cette terre qui l'ensevelirait encore, il repartait vers la mine.

* *Raccourcis*, Éditions Arcane 17 - 2008

HEY JOE!!

*« I'll never forget the feeling I got
When I heard that you'd got home
An' I'll never forget the smile on my face
'cos I knew where you would be
An' if you're in the crown tonight
Have a drink on me
But go easy...step lightly...stay free »*

The Clash / Stay free

« Ceux-là ne peuvent pas faire comme tout le monde !!! »

On a régulièrement entendu ce genre d'exaspération lorsqu'au PMU du coin deux spécialistes du rapido, deux stars du Ricard-tomate s'essaient aux commentaires politiques. On y a droit à chaque revirement digne du théâtre antique et spécialité de ladite perfide Albion, lors des grandes discussions européennes. Faut avouer qu'en dehors du contexte communautaire, on se penche rarement sur ce qui filtre de la grande île à emmerdements. Par contre, lorsque d'outre-Manche débarque une info qui intéresse nos esgourdes de faux frères, c'est toujours sous forme de flash vitriolé. Ça, ils savent faire les Engliches : le crampon basque qui traîne sous une caméra de la BBC, la mornifle ou la fourchette auvergnate sous la mêlée ; on ne l'avait pas vu pendant le match mais pas de chance, cela n'a pas échappé aux observateurs en tweed. Et voilà qu'on cite à comparaître devant la très sérieuse commission de discipline du « board » un garçon de ferme des Landes ou de Bigorre ; le tout emballé façon « After Eight » par la raison suprême qui prône la sauvegarde des valeurs de ce jeu.

Pas franchement mauvais joueurs les insulaires, mais un tantinet mauvais perdants tout de même.

Ce matin de décembre, un skud venant de Grande-Bretagne s'écrase sur nos chaînes télé encore enguirlandées de Noël. « Joe Strummer, le leader des Clash, est décédé ».

Depuis la coupe du monde de 1991, quand ils avaient descendu Blanco, ils ne m'avaient pas autant secoué. Du coup en une phrase, ils dessouaient toute une génération de jeunes guerriers du « rock and roll ».
« Joe Strummer, le leader des Clash, est décédé ».

24 ans plus tôt, la moitié de la ville trompait l'ennui dans les bois du pays

et flairait la première pousse des cèpes. Nous étions quelques-uns à attendre l'ouverture du magasin de vinyles local au nom typiquement provincial « Top Disques ». Nous étions déjà très occupés à renifler le cul des causes perdues d'avance, spécialistes en looser de toutes sortes, nous avions établi notre QG dans l'endroit. À cette époque et dans ce genre de bourgade, vendre des disques c'était comme organiser un pèle-porc à Bagdad ou Casablanca. La daube disco s'achetait déjà en grande surface. La taulière était sympa et nous pouvions écouter à peu près tout ce que nous voulions. Faut dire qu'une fois écartée la variététoche acidulée et les niaiseries Baba de Santana, Genesis, Pink Floyd ou autres enrubannés de la crinière, il ne restait plus grand-chose à se coller entre les feuilles.

Parfois, égarés d'un catalogue ou d'une erreur de commande, un MC 5 ou un New York Dolls du haut de leur mirador gardaient des forteresses vides en attendant des temps meilleurs. L'arrivage du jour nous tapa dans l'oeil : un album vert et gris «The Clash». Va t'en savoir si c'était le titre de la galette ou le nom du groupe, toujours est-il que vu la détermination qui bavait du regard des trois gars de la pochette, on a vite compris que la hippomania n'avait plus que quelques jours à s'enfoncer des shiloms dans le nez et à se nettoyer les oreilles avec des bâtons d'encens. Des images de scènes d'émeutes, bobbies contre blacks étaient imprimées au verso. Le combat avait-il déjà commencé de l'autre côté de la Manche ?

Un casque pour trois, que l'on se passait d'abord à intervalles réguliers, puis que l'on s'arrachait comme des voyeurs se disputant les mêmes jumelles pour mater la même paire de fesses.

La patronne coupa court. Comme nous étions les premiers et seuls clients, elle transféra le son sur les enceintes du magasin. Là, autour de nos oreilles de 15 ans, débarquait la cavalerie Punk qui allait bouleverser notre, désormais, grande et belle jeunesse.

« White Riot, I Wanna Riot, White riot, a riot my own », Joe Strummer lâchait ses premiers commandements. Le coup d'envoi d'un match qu'on allait jouer de bout en bout. Soudain, tout était permis : mornifles, fourchettes, coups de crampons. Les caméras de la BBC pouvaient bien nous citer à comparaître.

La boutique se trouvait au coeur d'une galerie marchande un peu à l'écart des rues commerçantes. Lorsque nous sortîmes du tunnel, la ville n'était plus la même. Nous venions de quitter une triste cité de province et découvrons, soudainement, un nouveau champ de bataille. À dire vrai, nous n'étions pas mécontents d'avoir quitté l'enfance, on était réellement pressés d'en découdre. Désormais, c'était la guerre, pas celle de nos parents qui nous bassinaient avec leurs années de restrictions sur fond de rutabagas lorsqu'aux repas nous ne finissions pas notre morceau de pain. Nos alliés à nous préparaient le débarquement dans des pochettes de disques bariolées et des régiments de microsillons « English Civil War ».

Les années soixante-dix en province, ce n'était pas les « townships » ni le ghetto de Varsovie, notre quotidien n'avait rien à voir avec Zola ou Jean Moulin. On était simplement terrorisés de voir défiler notre jeunesse dans cet ennui viscéral omniprésent, ce no man's land qui nous portait lentement vers le vide. Les Johnny et consorts avaient fini par désamorcer le rock'n'roll et les blousons noirs étaient bien derrière nous. Pas un De Gaulle ou un Hitler pour nous fourguer une cause à rallier même pour un laps de temps. Nous étions prisonniers d'un kaléidoscope giscardien aux relents de Jefferson Airplane. Les grandes stars de la pop se prenaient pour Beethoven ou Baudelaire, pas moyen de toucher une guitare à moins d'avoir 3 ans de conservatoire ou une maîtrise en lettres grecques. Le monde des Arts s'éloignait du gros du public pour former des poches de cercles intellos et vapoureux dans des nuages de marijuana.

Ceux d'entre nous qui avaient un zeste de conscience politique pensaient que tout ça n'était qu'une stratégie du grand capital qui préférait une jeunesse endormie, d'autant plus que nous n'étions pas en temps de guerre, pas la moindre escarmouche pour nous fournir l'illusion d'une quelconque utilité. Tout juste la crise économique, on fera avec « La crise économique c'est fantastique, la décadence, c'est la bonne ambiance ». Avec l'arrivée du Punk Rock, connaître trois accords était plus que suffisant pour foutre le feu à une scène, on ne s'en privait pas même si l'on savait dès le départ que cela ne durerait pas, et surtout qu'il ne fallait pas que cela dure.

On avait vaguement entendu parler du processus qui vise à filer à un gamin de 16 ans un uniforme SS et le commandement d'un groupe de bras cassés et de débiles mentaux pour procurer à une nation en quête de repère, un idéal aussi pourri soit-il. Nous, on jurait que l'on ne nous y reprendrait pas et qu'après tout le rock'n'roll y retrouverait les siens. Entre colère, rêves et désillusions, jusqu'à ce que l'on sache jouer, que l'on brûle vite nos épingles à nourrice, et que l'on retourne à l'abri des garages. « Back in the garage ».

L'histoire, je ne vais pas vous la raconter, trop long, vraiment trop long, le mouvement ne fut pas moins important en province qu'à Paris.

Le grand chambardement punk, c'était en 1977, Joe meurt en 2002, et me voilà 5 ans après à errer dans le temps, en plein revival, pas très rock tout ça.

11 juillet 2007, je roule vers Toulouse pour assister à une séance du film de Julian Temple, *The futur is unwritten*, en hommage à Joe. Si le rock a bien changé, ma ville n'a pas trop évolué, faut encore faire 150 bornes pour voir un film si celui-ci n'a pas l'agrément de la grande industrie.

J'étais échoué en centre-ville au coeur des heures de pointe, le lecteur CD

dévorait une réédition de London calling. Les vitres baissées laissaient échapper les « riffs » de Mick Jones et de son magique « lover's rock ». J'ai dû mettre quelques secondes, arrêté à un feu en double file pour me rendre compte que la conductrice de la voiture voisine était franchement indisposée par mes décibels. Du monospace flambant neuf, une blondasse me fusillait du regard. C'était le genre de bourgeoise qui trône dans sa caisse comme dans une forteresse « toutes options » en toisant à chaque arrêt le petit peuple des « vieux clesh ». Un instant, je me suis retrouvé dans la peau d'un de ces débiles du tunning, du genre de ceux qui montent des pneus de Ferrari sur des pots de yaourts en écoutant à fond l'infecte « makina », une techno espagnole dont les « toum toum » finissent par enlever tes derniers neurones.

J'eus alors le réflexe penaud de relever ma vitre, mais je remarquais à l'arrière du monospace, une gamine sur le siège enfant. Elle me regardait en souriant et me faisait signe de sa menotte de bas en haut, un geste discret qui voulait dire de monter le son. Était-ce parce qu'elle se sentait emprisonnée dans son usine à clim, appréciait-elle le morceau ou, tout simplement, voyait-elle dans cette manoeuvre une manière d'envoyer chier sa mère ? Toujours est-il que je lâchais les derniers watts possibles du lecteur. L'action fut saluée par le sourire vainqueur de la petite, en même temps que par la moue exaspérée de la vieille ; le feu passa au vert.

« Salut, la môme ».

« London calling to the far way town, now war is declared and battle came down ».

J'emportais sur le bord de la Garonne, cette belle bouffée d'enfance.

« Cadeau mon vieux Joe, cadeau !!!! »

C'était il y a 2 ans, c'était il y a 27 ans, c'était il y a 30 ans, et me voilà encore en train de m'accrocher au vieux wagon, « train in vain ». Dans deux heures défilera l'histoire sur grand écran et après... on verra bien, « the futur is unwritten ».

Fantaisie militaire

*« Au pays des matins calmes, plus un bruit ne sourd
Rien ne transpire ses ardeurs
J'aimais quand je t'aimais, j'aimais quand je t'observais
J'étais d'attaque. »*

C'est tout moi ça ! Incapable de dire non ! Pas foutu d'envoyer brouter les moutons du samedi soir, ceux qui n'ont rien prévu de leur pauvre week-end et improvisent en hâte la soirée pâtes ou l'apéro tapas afin de sauvegarder un semblant de lien social. Dans mon cas, l'exercice ne paraît pas plus évident qu'une discussion entre un varan de Komodo et une pierre de lave.

Lorsqu'une heure plus tard François m'a appelé, j'étais perdu dans quelques pensées gluantes. J'ai accepté l'invitation comme j'aurais accepté une clope devant un troquet, juste après avoir écrasé la mienne, machinalement. « On se fait un petit apéro tapas à la maison ce soir entre amis, on te compte ? » Je n'avais pas vraiment l'humeur à réfléchir.

Me voilà donc en plein coeur d'un supermarché à choisir du vin et quelques jambons, à errer sans motivation entre les petits pois et les chips avec l'aisance d'un vampire dans un restaurant végétarien.

François est un mec très chouette, sa femme aussi, cependant mon récent célibat et la cohorte de complications qui l'accompagne me range dans un statut d'animal blessé en marge du troupeau, en proie à des meutes de loups le jour et des armées de fantômes la nuit. Pour tout dire, il y avait une bonne dose de vexation dans cette nouvelle histoire : comment aurais-je pu imaginer qu'un mec comme moi se serait fait aussi facilement démâter par une rupture pourtant annoncée de longue date. À mon grand étonnement, le KO sentimental s'éternisait et tout ce qui en découlait semblait me rendre terriblement fragile.

« Je sais plus qui tu es, qui a commencé, quelle est la mission ».

Tout ceci trouve son expression dans le capharnaüm de mon nouveau deux-pièces où je dors depuis trois semaines au milieu de cartons pas encore déballés, des poches poubelles dans lesquelles le linge repassé se mélange au linge sale, et dans un refus tenace de me lancer dans une nouvelle vie. Quand le soir, après des heures de prétextes tous bons pour éviter de rentrer dans ma triste tanière, je me décide enfin à tourner la clé de mon dortoir, découvrant ce champ de désolation, je me dis que ces jeunes mecs en 14, au fond de leurs tranchées, devaient être mieux organisés que moi, attendant la mort, le boulet salvateur ou la balle libératrice dans de bien meilleures conditions. Mon prétexte de ce 14 mars 2009 a

été de dire ok à François, histoire de m'extirper à cette existence et perdre un peu de temps entre rayons et gondoles à se demander qui du Madiran ou du vin de Loire ferait l'affaire... Sauf que je n'imaginai pas qu'avec le vin il me faudrait passer une soirée à me forcer à donner la réplique à toutes les questions d'usage, celles que l'on pose lorsque l'on se trouve face à un malade et à éviter de montrer que je sens bien qu'à chaque poignée de main, il me semble que l'on me tâte le pouls.

Lorsqu'on est à vif, on a une autre vision des autres. Notre souffrance nous fait croire que l'on est différent du simple quidam, parfois au-dessus de lui, non pas par orgueil ni fierté, mais simplement parce que tout ce que l'on vit nous ramène à la pauvreté d'un quotidien particulièrement pitoyable. S'extraire de tous devient alors un jeu d'enfant, plus question de marcher au cœur de la population puisque l'amputation d'un membre nous oblige à imaginer d'autres trajets. Alors, planté au bout des travées de lessive, de soupes, de spaghettis, les regards s'accrochent aux moindres détails et chaque particularisme est perçu comme un antidote singulier.

Voilà longtemps que je n'avais pas souri ; du coup, j'ai senti une légère douleur traverser mon visage et réveiller mes muscles lorsque j'ai vu le même assis près de la gondole à fromages en train de décimer une boîte de Vache qui rit avec un soin particulier. Ce n'était pas facile d'attraper la languette rouge qui permet l'ouverture de la portion lorsqu'il ratait le ruban d'emballage et que le fromage s'écrasait sous ses doigts, alors il ingurgitait le morceau avec la pellicule brillante et la recrachait sur le sol. Près de ses fesses s'amoncelaient les cadavres des portions comme des manteaux de charognes au bord d'une autoroute.

Personne ne s'inquiétait de savoir si la mère de ce bambin d'à peine 6 ans était restée scotchée avec l'animateur du jour, le genre de séducteur de ménagères qui faisait la promotion d'une nouvelle marque de ventrèche. Peut-être courrait-elle les allées, prise de panique. Cependant, le même qui me souriait en gonflant des joues de jeune hamster dont une large partie portait les stigmates gras de son méfait, me paraissait tellement jouir de son affaire que je décidais de le laisser s'empiffrer tranquillement.

Je continuais donc à m'abrutir entre le Médoc et le Graves. Quand je croisais une femme seule dans le magasin, je cherchais sur son visage ce brin d'angoisse qui l'aurait désignée comme la mère du délinquant fromager. Je l'avoue, j'ai cru l'identifier lorsque mon regard s'est arrêté sur une brune se pâmant devant un ensemble en promotion et j'ai pensé qu'elle ferait mieux de rechercher son gamin. Avant de quitter le « bouffodrome », je repassais près des fromages ; là, un employé du magasin ainsi qu'une femme qui devait être la mère abandonnique sermonnaient le petit qui s'était relevé et affichait le ventre rond d'un jeune chat ; le gnard baissait

les yeux et croulait sous les reproches et réprimandes. Durant une seconde, j'eus envie de venir me mêler au pugilat et de prendre la défense du môme ; mais dès que le petit releva la tête et que je vis la lueur de bonheur au fond de ses yeux, je me dis qu'il se consolera rapidement et que les punitions ne pouvaient être à la hauteur du bonheur que lui avait procuré son charmant hold-up.

« *Soigne les hommes à poigne, soulage la pâtissière erre erre erre* ».

De retour dans ma voiture, je mettais la radio, histoire d'évacuer le R'n'B vomitif accumulé durant mes achats. Encore un peu sous le charme du petit voleur, je faillis, en démarrant, emplâtrer un livreur de pizzas sur son scooter. Ces cons doivent faire des concours à celui qui livre le plus vite, se prenant pour des coursiers new yorkais. Ils risquent la mort pour un salaire minable et un pourboire aussi maigre qu'une poignée de main de notaire, histoire de se faire nommer pour un jour star de la Margherita ou prince de la Vesuvia. J'imagine que les journées passent plus vite lorsque l'on s'inflige toutes sortes de challenge, que l'on évolue dans un permanent cinéma de plein air en flirtant entre les pare-chocs, en sautant d'un trottoir à l'autre tout en effaçant les invectives des automobilistes et des piétons d'un revers de main ou d'un doigt tendu bien haut.

Le gars de la radio envoyait les titres des infos du jour, « Alain Bashung est décédé ce matin ».

Je n'avais déjà pas envie de rire, je n'avais déjà pas envie d'aller chez mes amis : je n'avais pas envie de parler de tout ça, de moi, de mon appartement, des tranchées de 14, des enfants qui volent des Vache qui rit et des mères qui abandonnent leur mômes dans les supermarchés. Je n'avais pas envie de parler d'Alain Bashung.

J'ai ramené mon pinard dans mon dortoir, j'ai posé Bleu pétrole sur ma platine ... et je crois que... J'ai pleuré.

« *Soldat sans joie, va, déguerpis, l'amour t'a faussé compagnie* ».

Alain Bashung

GREAT BALLS ON FIRE

« *You shake my nerves and you rattle my brain
Too much love drives a man insane
You broke my will, oh what a thrill
Goodness gracious great balls of fire* »

Jerry Lee Lewis

Léon faisait tourner son briquet entre ses doigts, un Zippo venu tout droit de Memphis et qui était floqué à l'effigie de Jerry Lee Lewis. Il avait garé sa voiture non loin d'un réverbère, juste en face de la station-service. À chaque tour, le métal du petit objet envoyait de petits îlots de lumière qu'il volait au néon. Le front de Léon s'éclairait à intervalles réguliers et cela semblait l'amuser. Au bout d'un moment, l'homme essuya le Zippo à l'aide d'un chiffon, comme un criminel effacerait ses empreintes sur une crosse de revolver. Puis, le briquet reprit sa danse autour de ses doigts et les éclairs de lumière se firent plus intenses.

La nuit hivernale tombe tôt dans cette région du Nord, elle surprend les quelques retardataires du supermarché, les ouvriers de l'usine qui font leurs achats, répétant les gestes de la journée, le chariot que l'on fait rouler, les sacs que l'on charge, décharge. Ce jour-là, quelques ménagères se pressaient pour aller chercher le lait oublié dans la liste des courses de la veille ou le pack de bière qui réconforterait le mari éreinté par une journée de labeur. L'usine d'aluminium occupait la ville, son espace, sa population, ses commerces et son ciel de lave. Les lumières des zones de sous-traitance et les enseignes géantes des grandes chaînes de « fast bouffe », « fast ameublement » ou « fast jardinage » créaient de fausses couleurs d'horreurs boréales qui ne suffisaient pas à faire croire que des hommes pouvaient vivre ici. Du fer, du béton, du bitume et autour de longues plaines mortes sur lesquelles tapinaient les éoliennes.

Léon regardait s'éteindre une à une les ampoules du supermarché. De minuscules taches noires sortaient du magasin et venaient soulager l'immense parking où stationnaient les dernières voitures, celles des caissières et des magasiniers. Bientôt, il ne resterait plus que la station-service de l'entrée principale qui oserait encore s'afficher crânement

Dès que le supermarché s'enfonça dans la nuit, il lui parut plus facile d'imaginer le lycée où il avait passé son enfance, à l'emplacement duquel on avait construit la carcasse métallique de la grande surface. À mesure que lui revenaient en mémoire les souvenirs de préaux, de sonneries de récréation, de couloirs obstrués par des cohortes d'élèves, une rage qu'il tentait de contenir s'immisçait en lui, envahissait ses yeux. Alors, le briquet

entre ses doigts reprenait son tournis avec vigueur et obstination. Les gestes se faisaient irréguliers et maladroits, à tel point que Léon dut par trois fois ramasser l'objet sur la moquette de l'habitacle. Par trois fois il l'essuya comme lorsque l'on passe un gant d'eau fraîche sur le front d'un malade. Machinalement, il ouvrit le capot du Zippo et fit rouler la molette pour faire naître une flamme qu'il étouffa aussitôt ; il refit le geste plusieurs fois. À chaque flamme, l'homme éloignait le briquet de son regard comme si chaque étincelle faisait renaître des peurs qu'il savait éternelles.

Il revit alors les flammes qui mangeaient les murs de l'internat du lycée, il entendit les cris des élèves piégés dans les dortoirs, piétinés dans les couloirs, le son hystérique des vitres qui éclatent : il lui semblait sentir encore l'horrible odeur des chairs brûlées.

Comme pour stopper cette frénésie, Léon posa le briquet sur le tableau de bord et mit un peu de musique ; de la musique qui venait de l'autre côté de l'océan, là où il aurait tant voulu aller... Là où l'on pouvait renaître et devenir vierge de son enfance.

En guise d'océan, Léon n'avait eu droit qu'à une caserne dans laquelle on préparait des volontaires à se battre pour la guerre du Golfe. Des mois et des mois à apprendre les gestes des soldats, à accepter la discipline, à s'inventer une vraie famille. Et toujours la fumée, les cris, le feu.

Cela faisait 10 ans qu'il n'avait pas mis les pieds dans cette ville où il avait été pensionnaire, jusqu'à cette nuit durant laquelle quelques connards, pour se venger d'un surveillant tortionnaire, avaient incendié la lingerie, juste en dessous de la chambre du pion. Une farce qui avait quasiment détruit l'établissement et dans lequel onze jeunes avaient perdu la vie, onze des plus jeunes garçons bloqués dans une aile du bâtiment après qu'une partie de la charpente se soit écroulée en flamme.

Quelques jours avant le drame, Léon avait surpris une conversation entre des élèves préparant un coup d'éclat contre Alberti, le pion ; l'ennemi commun. « On va lui cramer les miches à ce connard !! ». Dans ce groupe, il y avait Gildas, le meneur, un gros dur qui terrorisait les cantines, qui piquait les frites des petits et tabassait ceux qui se plaignaient pour une cuisse de poulet volée dans leur gamelle. Gildas, cet abruti !!

La rue s'était vidée maintenant et la zone industrielle prenait des allures de no man's land. Léon enfila une paire de gants noirs. Il enfonça son Zippo dans une de ses poches et démarra sa voiture pour aller se garer à côté d'une pompe de la station-service. Lorsqu'il fut stationné, il regarda en direction de la boutique de la station. Le pompiste de permanence, occupé à son écran d'ordinateur, enclencha machinalement la pompe devant laquelle la voiture s'était arrêtée. Il ne put voir Léon qui, à l'aide d'un vieux tissu, mit son bras droit en écharpe avant de sortir du véhicule. Il eut toutes les peines du monde à ouvrir le bouchon du réservoir, ce qui intrigua le pompiste.

Le gros bonhomme, rougeâtre, sûrement un des ouvriers recyclés de l'usine pour cause d'addiction au houblon, s'avança devant la porte du magasin.

« Un souci ? »

Sans se retourner, Léon répondit :

« J'ai un bras bien mal en point, je suis droitier et c'est pas évident avec la main gauche d'ouvrir ce satané bouchon! »

Le pompiste s'approcha, prit la clé dans les mains de Léon et libéra le réservoir. Lorsqu'il se retourna vers Léon et qu'il fut face à lui, son visage afficha une soudaine moue d'étonnement comme s'il se trouvait nez à nez avec un fantôme.

Léon libéra son bras de l'écharpe, décrocha le lourd embout de la pompe et frappa le pompiste en pleine figure. Lorsque le gars fut à terre, Léon continua à lui donner de grands coups sur la bouche : il entendait les dents se briser une à une... Le passage fut vite fait et le bout de la pompe put pénétrer au fond de la gorge de l'homme qui suffoquait et dont la douleur était si vive que pas un cri ne pouvait sortir. Léon appuya sur la gâchette du tuyau et la bouche du pompiste recracha des flots de gasoil.

Soudain, Léon laissa tomber son arme et recula pour voir Gildas tousser et cracher des vagues de carburant. Il plongea sa main au fond d'une de ses poches, s'empara du briquet, fit claquer le froid bruit du capot, frotta la molette et jeta l'objet enflammé sur la bouche de Gildas. Le feu jaillit de la gueule de l'homme comme les derniers vomissements d'un dragon à terre.

Léon entendit les derniers cris de Gildas qui roulait sur le sol se tordant de douleur tandis qu'il se consumait sur la dalle de la station-service. Il démarra très vite pour ne pas que la voiture vienne se mêler aux flammes. À mesure qu'il s'éloignait, les râles de Gildas s'éteignirent pour laisser place à ceux de son jeune frère, un des onze garçons de l'internat. Alors, pour que cessent ces hurlements, il enclencha le CD dans l'autoradio.

Jerry Lee Lewis - *Great balls on fire*

Mirages

« *Que suis-je devenu ?
 Mon plus cher ami
 Tous ceux que je connais
 S'éloignent au final
 Et tu peux l'avoir en entier
 Mon empire de merde* »
 Hurt par **Johnny Cash**

Les mirages sont des phénomènes optiques bien réels mais qui ont donné cours à l'imagination collective en se muant en sorte d'hallucinations dues à la chaleur, la fatigue et la soif et que l'on pouvait observer par exemple lorsque l'on s'égarait dans le désert. Le pauvre naufragé des sables croit apercevoir un dromadaire volant, une caravane de poulets rôtis ou une fontaine de Jack Daniel's.

Je venais de quitter l'autoroute depuis 40 kilomètres et je commençais à ressentir la soif, la fatigue et la chaleur. Bien que roulant toutes vitres ouvertes, l'air qui pénétrait dans l'habitacle n'apportait aucune fraîcheur, au contraire, j'avais l'impression que le grand barbu là-haut s'amusait à me suivre avec un sèche-cheveux géant, histoire de me punir d'un de mes innombrables péchés. Je ne me souvenais pas de toutes mes entailles aux règles de la curie, mais je savais bien qu'il y avait de quoi réserver un confessionnal pour au moins dix piges.

40 bornes de vignes, pas un centimètre d'ombre et l'angoisse de me dire que j'étais bel et bien perdu au coeur de ce paysage de poussière et de pierres. Seules quelques banderoles abandonnées aux rares croisements indiquaient que des humains étaient passés par là. « Sauvez notre école », « Non aux fermetures de classes », cependant pas une ferme, pas la moindre aiguille d'un clocher à l'horizon.

Je n'ai jamais eu l'esprit castor junior, le genre randonneur en vadrouille avec le brodequin alerte et le sac à dos labellisé « éco durable ». Grimper sur les cailloux, soulever la poussière des chemins sera toujours un exercice que je laisserai à d'autres. Je ne suis pas non plus prévenant au point d'emporter au fond de mon coffre l'équipement de survie, le morceau de sucre pour l'hypoglycémie, la glacière pour l'eau et les lingettes rafraîchissantes. J'avais pris la route comme je m'étais réveillé ou couché, dans une tenue plus propice aux échappées nocturnes urbaines qu'à un rôle de figurant pour une pub de « terre et nature ».

J'allais rejoindre quelques copains musicos qui, à cette heure-ci, devaient soigner leur gueule de bois sur les bords d'une piscine dans un gîte de la Côte d'Azur. Il me restait un paquet de bornes à faire et j'avais besoin de faire une étape : un bon lit, un bon repas et surtout une bonne bière, histoire de me refaire une santé. C'était une fin d'après-midi de juillet et la canicule écrasait encore le paysage qui défilait autour de moi.

Alors que je me résignais à à finir mon périple sec comme un sachet repas pour astronaute de la Nasa, je vis mon premier mirage : un hameau de quatre maisons devant lequel pourrissait la carcasse calcinée d'une vieille Juva 4. Au croisement du bled, une grande bâtisse affichait une pancarte « Hôtel » et l'heureuse enseigne de la cigogne de la marque Fisher, promesse d'une bière fraîche. En face du bâtiment, un cimetière famélique finissait de garantir la jovialité de l'endroit.

Le bar était immense et la salle de bal attenante avait du être imaginée par l'unique architecte de salles de bal : les mêmes moulures de plâtre, la même petite estrade, le même plancher que dans toutes les salles de bal. Seule la population qui jadis passait ses dimanches à guincher dans l'endroit différait. Ici, pas de métallos lorrains, de mineurs du Nord ou de marins bretons, mais une légion de travailleurs de la vigne qui devaient, chaque dimanche, soulever les verres de leur propre picrate et les jupes de quelques filles du coin. On imaginait aisément l'accordéoniste étirant son piano à bretelles, l'écartant largement avant d'entamer un paso doble ou une valse pendant que, dans quelques cabanes de vigne, les jouvencelles du pays ouvraient leurs cuisses afin d'assurer l'avenir de la prochaine génération de vigneron.

J'avoue ne pas avoir fait attention au type derrière le bar. Un martien, un zébu ou une tarentule essuyant les verres m'aurait fait le même effet. Il y avait urgence à me réhydrater avec deux demis que j'implorais. À deux doigts de m'écrouler sur le comptoir, je les avalais en franchissant le mur du son.

Lorsque le houblon raviva mes fonctions vitales, je pris le temps de m'intéresser au serveur, une sorte de petit homme sec à l'oeil malin et teigneux qui ressemblait à Topper Headon* mais que j'aurais imaginé dans un peloton du Tour de France avec un cuissard moulant son cul en forme de gousse d'ail. Le genre de loufiat porteur de bidons, interdit de ligne blanche et condamné aux allers-retours de la voiture de ravitaillement jusqu'aux stars de la course, pestant, rêvant d'une hypothétique échappée en solitaire.

En ouvrant la bouche, le larbin finit par donner à l'endroit son caractère improbable. Je me retrouvais dans un village sans nom au coeur des Corbières, et la seule âme entrevue depuis deux heures avait un accent parigot à filer des complexes à une tranche de jambon blanc.

- « - C'était la grande soif, monsieur !
 - Oui, ça fait du bien ; je n'ai pas vu un café depuis la sortie de l'autoroute.
 - C'est vrai que c'est calme ici, on est bien tranquille !
 - C'est clair, je n'ai pas non plus remarqué de panneau indiquant le nom du village.
 - Bah, pas besoin, les rares qui souhaitent passer par ici connaissent l'endroit par coeur ! »

Je jetais un regard vers la porte en direction du cimetière et renchéris :
 « Les rares qui passent par ici s'arrêtent en face ! »

Le gars se mit à rire :
 « Oui c'est vrai, ça me gêne pas, à partir du moment qu'ils viennent boire un dernier coup ici ! »

Le petit homme avait l'air d'apprécier mon humour, il semblait sympa pour un parisien déraciné. On a tendance à avoir une image souvent caricaturale des gens de la capitale qui partent s'installer dans le Sud. Le genre de colons qui viennent apporter leur savoir et évangéliser une réserve d'indiens qui ont laissé filer le train de la modernité. Celui-là semblait se satisfaire aisément de son existence rurale. Le premier contact avec l'étrange « quaker » était assez chaleureux, l'endroit serait parfait pour passer la nuit.

- « - Vous avez une chambre ?
 - D'après vous ?
 - Bon, alors je vais rester ce soir. »

Le gars se mit à fouiller une boîte de biscuits en fer qui contenait les clés des quelques chambres.
 « Vue sur le cimetière ou vue sur le cimetière ? »

La soif m'avait fait oublier que j'avais sauté le repas de midi.

- « - La vue sur le cimetière ira très bien. Il y a moyen de manger un bout ?
 - Oui. Ma femme vous préparera quelque chose. Voilà les clés, premier étage, porte 6. »

Le temps de faire la paperasse pour la chambre, de me remettre deux bières de plus et je ressortais prendre dans ma voiture un sac d'affaires et ma guitare. Lorsque Topper Headon me vit passer avec la caisse de mon instrument, son visage s'illumina. Je pris l'escalier vers ma piaule et entrais dans la carrée. En jetant un oeil par la fenêtre, j'observais qu'on ne m'avait pas trompé sur la vue imprenable. Un champ de croix constituait un monument original au coeur des hectolitres de pinard qui envahissaient les alentours. Je m'écroulais sur le pucier, histoire de reprendre des forces avant le souper.

Vers vingt heures, la faim me réveilla et je descendis dans la salle de bar. Derrière le comptoir, madame Headon m'accueillit par un sourire forcé. Je connaissais ce genre de rictus pris entre une courtoisie de façade et la

culpabilité d'une vie qu'elle savait imprimée sur son visage. J'avais devant moi un échantillon d'ex-pierreuse déguisée en fille de ferme mais dont le rouge aux ongles et la manière de tortiller le cul avouaient le pedigree d'une jeunesse occupée à poser dans les bars à putes. La môme avait bien 10 ans de moins que son mari et devait incendier la moitié des hommes du pays. C'était sûrement pour cela qu'il y avait peu de clients : les matrones de la région interdisaient à leurs maris de foutre les pieds dans un rade dont la patronne possédait le pouvoir de faire démarrer un tracteur d'un clignement d'oeil ou d'un balancement de hanche.

« - Vous voulez manger de suite ?

- Si c'est possible, oui ! J'avoue que j'ai faim !

- Salade de crudités, charcuterie et omelette au jambon, ça ira ?

- Parfait. »

Je regardais la bimbo partir en cuisine en suivant du regard le galbe de ses fesses.

J'avais à peine entamé la charcutaille que le taulier débarquait avec un sourire qui aurait pu laisser croire que nous étions de vieux copains de régiment.

« - Tout va bien, l'artiste ?

- Impec.

- J'étais sûr que vous étiez musico, vous êtes pro ? »

Je souriais :

« - Non, du tout ! Je joue avec quelques copains que je vais rejoindre demain.

- Extra ! J'adore la musique, surtout le rock, c'est ça votre style ?

- Oui. »

Le patron me montra la salle de bal derrière moi et s'assit face à moi en tournant le dossier d'une chaise afin d'y croiser ses bras, ce qui annonçait qu'il allait me tenir compagnie le reste de la soirée.

« Ici, ce serait idéal pour faire venir des groupes, on n'est pas emmerdé par le voisinage. »

En mâchant mon salami, je rétorquais :

« Ni par les clients. »

L'homme sourit, il avait l'air de se faire à mes vanes quelque peu cyniques.

« Au début, on avait un peu de monde, surtout le dimanche soir avec les équipes de rugby qui arrêtaient leur bus, mais c'était des nids à emmerdes, ça picolait et ça s'embrouillait. Du coup, j'ai mis un poster de Maradona et l'écharpe du PSG et il en vient beaucoup moins ! »

Il s'esclaffa et reprit:

« J'ai bossé à Paris pendant 15 ans, dans des troquets, quartier Pigalle.

Un de mes patrons qui en avait marre des bastons avec les Arabes avait accroché une queue de cochon à l'entrée. Les mecs ont compris le message et ont vite changé de crèmerie. Maradona, c'est la queue de cochon du rugbyman, tu crois pas ?»

Il repartit dans un rire de hyène émasculée et je m'étonnais :
« Se priver de la clientèle des rugbymen en plein pays occitan c'est gonflé, c'est comme vendre du sauciflard à Marrakech ! »

Il se marra de plus belle. Parfait le gars, il s'invitait à ma table sans demander la permission et se gargarisait d'allusions racistes. J'avais tiré le gros lot. Mon hôte ravala son rire et reprit :

« C'est vrai que ça n'a rien à voir avec Paname, on n'est pas débordé par la clientèle, juste un peu de passage, mais on aime notre tranquillité. À Paris, j'avais monté un business de vente de viennoiseries ambulants, j'étais de mèche avec un pâtissier et je faisais la sortie des boîtes à Pigalle. En trois heures de boulot, je me gavais, les noctambules, les frangines qui sortaient du taf, tous les jours et rien pour les impôts. Tiens, c'est là que j'ai rencontré Nath, ma femme. »

Il avait dû voir mon regard salace se poser sur la croupe de madame, je donnais le change grâce à une phrase de faux-cul :

« Oui, votre épouse, très sympa. »

Le visage de Topper prit une moue énervée :
« Adorable, bosseuse et artiste avec ça ! Elle dansait dans un cabaret. Elle a du talent, mais là-bas tu sais, c'est plein de malfaisants, il a fallu partir se mettre un peu à l'abri. »

J'essayais de refouler un sourire car j'avais bien pigé le genre de talents de la donzelle autant que la raison d'un départ précipité. Quand un vendeur de croissants se tire avec la première tapineuse d'un cabaret local, pas besoin de s'appeler Jésus pour qu'un mac délesté change les pains au chocolat en pains dans la gueule. Je faisais mine de croire en l'histoire plus présentable de l'artiste incomprise qui avait bien le droit de venir se ressourcer et trouver l'inspiration dans le trou du cul du monde.

« - Ça doit quand même vous changer de la vie parisienne !

- Bah, tu sais, au bout d'un moment, il n'y a pas que l'argent, faut savoir se poser. On avait quelques économies et besoin d'un petit nid. On m'avait parlé de cette affaire dans le Sud. Depuis que l'autoroute a été construite, tout est devenu plus abordable, il y a moins de passage sur la nationale, mais on n'a pas de grands besoins. On voit un peu de monde quand même, quelques vigneron des villages alentour, on loue la salle pour les mariages et les fêtes, on vivote.

Toi qui es musicien, tu dois connaître Johnny Cash, tu sais, le rocker américain. Il nous rend souvent visite. Pas plus tard que la semaine dernière, le premier tabac est à 20 bornes et j'ai toujours quelques paquets pour les clients, il est venu acheter ses Marlboro. »

Je levais la tête de ma gamelle et matais mon casse-pieds du jour. Je l'avais aisément imaginé affabulateur, mais là, il me sortait du gros. Je prenais sur moi pour rester dans l'entre-deux car, ou le mec plaisantait et il me surprenait avec son humour, ou bien il avait définitivement sombré dans le pays des barjots.

« - Johnny Cash ? Mais il est mort en 2003 !

- C'est des conneries tout ça, il a quitté les States. Je crois qu'il devait du pognon à tout le monde. Je sais pas comment il a monté son coup, mais avec sa femme ils se sont fait passer pour morts et se sont offert une ferme à 3 bornes d'ici. Il venait souvent, il passait boire un coup et acheter des clopes. Mais depuis le décès de son épouse l'an dernier, on le voit moins. C'est un paysan du coin qui lui monte ses courses et qui s'occupe de ses deux chevaux, le vieux se laisse aller, c'est sûr.»

Pas possible, la lolita de la maison avait dû foutre une tonne de cannabis dans mon omelette. J'étais à 300 bornes de chez moi, en plein pays cathare, attablé avec un parisien qui me racontait qu'il faisait la causette à Johnny Cash décédé il y a 5 ans. Topper en rajoutait une louche et se balançait en avant sur le dossier de sa chaise.

« Lorsqu'il a enterré June, il est resté assis à la table derrière toi et s'est flingué une bouteille de Jack Daniel's. C'est Tiburce, un ouvrier agricole, qui l'a ramené chez lui, bourré comme un cochon. Je les ai suivis avec la bagnole de Johnny, une Twingo, tu te rends compte, un mec comme ça, rouler en Twingo !!! »

Je commençais à paniquer, il n'y avait personne dans le rade, j'entendais seulement quelques bruits de porcelaine qui venaient de la cuisine dans laquelle Nath finissait la plonge. S'il y avait eu de la neige dehors, je me serais imaginé en plein coeur de l'hôtel de Shining, et avant qu'un même ne rentre dans le bar et ne vienne se poster devant moi en pliant un doigt et en disant d'une voix d'outre-tombe « canard, canard », je demandais la note au branquignol. Fallait se casser au plus vite et bien content que le couple ne s'introduise pas dans ma chambre en pleine nuit pour m'offrir un rasage gratis façon auberge rouge.

Je réglais d'avance en m'excusant de devoir partir très tôt le lendemain sans prendre le petit-déjeuner. Je serrais la paluche de mon hôte qui me tapa sur l'épaule en me disant :

« À la revoyure mon pote et vive le rock'n'roll ! »

Je décidais d'aller dans le sens de Topper :

« Oui, à plus ! Et mes amitiés à Johnny ! »

La nuit fut loin d'être réparatrice, je n'avais dormi que d'un oeil et, à peine l'aube levée, je quittais en silence l'unité psychiatrique de Trou-du-cul-les-vignes. Installé dans mon véhicule, je me forçais à ne pas démarrer en trombe pour ne pas réveiller un des deux tourtereaux. Je ne me sentais pas les croissants et le petit crème en écoutant Topper me raconter qu'il

servait le thé à Janis Joplin le jour de la fête du village. Je démarrais et roulais doucement le long du mur du cimetière. En longeant le portail, je vis un homme assez grand, les cheveux gris presque blancs au pied du cyprès du cimetière. Le mec était matinal et portait une sorte de cache-poussière comme dans les westerns, il tenait un bouquet de fleurs à la main gauche. Aujourd'hui encore, je ne sais toujours pas ce qui me décida à m'arrêter et sortir de ma voiture. Le temps de pousser la lourde grille de l'entrée du cimetière, l'homme avait disparu.

Décidément, pas besoin de soleil ni de déshydratation pour les mirages, ça devait être une spécialité locale. Ce matin-là, j'avançais machinalement entre les caveaux et m'arrêtais au pied du cyprès... juste devant la dalle d'une tombe sur laquelle était posé un bouquet de fleurs fraîches :

Valérie June Carter Cash 23/06/1929 - 17/02/2006

* *Topper Headon* : *batteur des Clash*

RAMBLAS

*« I hear stories from the chamber
How Christ was born into a manger
And like some ragged stranger
Died upon the cross ».*

Nick Cave

C'est dimanche, je n'aime pas les dimanches. Les gens déambulent avec leur journal plié sous le bras, les hommes portent le pantalon bien repassé et marchent comme des condamnés à mort, tenant leurs pancartes « à exécuter ». Les pigeons de la place de Catalunya ont l'air plus cons que d'habitude ; amorphes comme des pizzas décongelées au soleil de décembre, ils bougent à peine gonflés par la maladie, les restes de churros et l'air empoisonné des Ramblas. Ils sautillent et se cognent bêtement tels des octogénaires sortant d'un banquet d'anciens franquistes.

À peine le jour levé et déjà cette angoisse de vivre le trop-plein de lumière et d'êtres civilisés. Cette peur de croiser des humains, d'entendre leurs voix, de lire les titres de leur presse ou bien les slogans de leurs affiches. Et tous ces couples désolants avec leur sourire de jouet mécanique, brandissant leur amour à la face du monde. Ces pauvres automates qui ne se doutent pas à quel point ce monde s'en fout et qu'il trouvera bien le moyen de pisser sur leurs têtes des tonnes d'hypocrisie, de mensonges, de trahisons, d'indifférence et de rides.

Les Ramblas s'éveillent lentement sous les bruits ronds de seaux d'eau de javel et sous le frottement des balais-brosses contre les trottoirs gras. Dans les cafés encore sombres, à travers des vitres sales, seuls quelques bruits de chaises en fer dissipent cet étrange coupe-feu. Là, des serveurs balbutient à travers les tables et essaient pour quelques heures d'effacer les restes de la nuit barcelonaise. Il ne subsiste là que de froides odeurs de lessive, de tabac brun et d'huile d'olive morte à travers les arbres déchus et au-dessus des murs noirs.

Comme l'acier d'une lame, le jour est tombé sur le cadavre de la ville, envahissant jusqu'aux moindres recoins, éclairant les flaques d'urine et les pauvres papiers chiffonnés. Sur la Plaça Reial, le ballet des ramasse-merdes avec leurs gyrophares dessine des monstres de feu contre les arcades à peine délivrées de l'obscurité. C'est là que je cherche à respirer mes derniers embruns nocturnes. Je sais désormais qu'il me faudra encore affronter cette vie tenace, pleine de bruit et de banalités. Je sais que pendant quelques temps, j'appartiendrai à cette étrange et provisoire mort.

Ces mots, ces couleurs, ces odeurs, Javier les connaissait bien, lui qui s'y vauvrait depuis des lustres. Depuis tant d'heures, il tétait le pis de cette

ville, s'exposant ainsi aux humeurs d'une louve qui s'épuisait à nourrir tant d'enfants. La nuit, il s'en était fardé dans son uniforme noir et bordeaux de garçon de café du Liceu. Le bar dans lequel poussent chaque soir étudiants, junkies, intellos et travelos endimanchés. Dans ce mobilier de luxe, ces verres kitsch, ce bazar rococo mais tellement rassurant pour des consommateurs uniquement aptes à supporter leur merde dans du haut de gamme. Dès vingt heures, il descendait les escaliers de la pension Colón au pied de Montjuïc, plongeait dans les cris gras de la rue, traversait le Paralelo, tout en évitant les néons froids des snacks à air conditionné, glissait dans la rue Nou, dernier refuge avant la Rambla bouillonnante.

Ce trajet ne pouvait en rien être altéré, ni par les hochements de tête des putes qui saluaient un collègue de la nuit ni par les statues humaines qui se roulaient un joint avant de reprendre leur pose.

Ses collègues le recevaient d'un simple salut, pareil à celui des putes. Ils ne savaient rien de lui, il n'existait que de vingt et une heures à quatre heures du matin, à travers les rhums-coca et les gins-orange. Parfois, ils le croisaient dans d'autres assommoirs ouverts plus tard. Jamais ailleurs qu'au Liceu, un mot ou un regard n'avouait leur univers commun. Javier était définitivement un clandestin de la nuit.

À la fin de son service, l'homme ouvrait la porte d'un monde peuplé d'anémones de mer aux épines de verre. Un monde qui lui était plus cher que sa propre peau ternie par les heures de veille, exilée du soleil et tannée par le mauvais alcool. Alors, le sillon mécanique qui le menait dans les bars de la ville se mettait en marche. Seul le cliquetis de quelques clés venant du fond de sa poche donnait un ton d'humanité à ce pantin noctambule.

Ceux pour qui le sommeil n'est qu'une courte parenthèse le savent bien : il existe un bref moment où la lassitude devient plus forte et où se taisent les fantômes du placard à balais. Lorsque les crêtes des immeubles dessinent les prémices de l'aube blanche. Là, peut-être, tu accepteras le silence des draps et le rire malsain des murs de ta chambre. Javier tourna au coin de la Plaça Reial chassé par les nettoyeurs municipaux. Comme il lui semblait apercevoir un filet de lumière qui s'échappait du Cactus bar, il daigna modifier sa tournée et s'enfonça dans la ruelle...

Lorsqu'une pendule de bar barcelonais retardait de dix minutes, Javier se mettait à lui renifler le cul comme un chien des rues. Sans un mot, le larbin au col gras et sale interrompit son sommeil d'essuyeur de verres et lui colla sa dose de gin. La salle était petite et trop éclairée, les néons semblaient donner plus de force que de nature, peut-être pour évacuer leur écran d'huile et d'insectes. Sur le sol les essuie-mains gras, froissés et les mégots se mêlaient à la sciure en attendant qu'un général cafard n'ait fini son inspection.

Les tables et les chaises empilées donnaient à ce décor une impression de nulle part que les affiches de Casablanca et du Faucon Maltais ne suffisaient pas à exorciser. Olga entra. Ses bras nus et maigres s'enfonçaient dans un jean qui dessinait ses cuisses de gambas. Au-dessous de sa crête rose, une paire d'orbites où deux yeux creusaient leur tombe à travers un Rimmel®

baveux. Elle s'approcha de Javier :
« Donne-moi une cigarette ! ».

Sans la regarder il tendit une Fortuna. Elle alluma la clope, tira une bouffée et reprit :
« Paie-moi un verre ! ».

Du coup, Javier se fendit d'une de ces phrases pleines de tendresse nocturne :
« Va te faire enculer, dégage ! ».

La même tira un cure-dents de derrière son oreille et le lui enfonça violemment dans un testicule en hurlant :
« Fils de pute ! Paie-moi un verre ! ».

Javier gueula de plus belle :
« salope ! Je vais te tuer ! ». La douleur inondait son visage.

Il eut à peine le temps de retirer l'épine avant que le larbin ne les vire tous les deux à coups de nerf de boeuf.

Javier, plié en deux contre une porte cochère, grimaçait en se tenant les couilles. Olga dansait autour de lui en lui faisant des doigts d'honneur. Lorsqu'il eut fini de mugir, son regard se fixa sur une flaque d'urine dans laquelle se reflétait un reste de lune épileptique. Il cracha de petits mollards dans cette mer puante avec le rictus cynique d'un gamin qui jouerait à « qui perd crève ». Olga disparut, troublée par ce sourire d'animal nocturne. Elle revint peu après tenant dans sa main un reste de cognac qu'elle avait planqué derrière une poubelle :

« Bois, amour », lui dit-elle. Et Javier s'exécuta en un mouvement acquis et infiniment classieux. Il se redressa et repartit en titubant. Sur le haut des palmiers de la Praça Reial, le soleil tentait une percée, sans conviction. Les bruits ennemis naissaient, bousculant en même temps le petit peuple de l'obscurité. Olga regarda Javier disparaître au cœur de l'aube stérile. Elle lui lança un dernier « Va te faire enculer... Amour ».

RUSSIAN ROULETTE

Barcelone 1989

« *A pretty angel flew close to the ground
Angel crashed and was never found
Singed her wings on the neon lights
A deadly love affair with the night* »

The lord of the new church

Je n'avais à ce jour jamais foutu les pieds sur un rafiot, pourtant, était-ce le besoin d'aventures ou tout simplement une panne de guibolles qui m'avait échoué dans ce vieux bar du Chino, toujours est-il que je me trouvais sur le comptoir de cette boîte d'allumettes à écluser quelques absinthes simplifiées, c'est-à-dire sans sucre, sans eau et sans cuillère. Quand j'y repense aujourd'hui, c'était un coup à se brouiller avec le père Van Gogh.

Le rade au complet pouvait accueillir tout au plus dix clients en comptant l'unique et centenaire oreille de cochon qui trônait dans la vitre réfrigérée du comptoir sur une flaque d'huile verte. Par bonheur, je ne risquais pas de tomber à la renverse car le mur des chiottes était à peine à un mètre derrière moi. Je pouvais d'ailleurs voir la mare de pisse qui passait sous la porte et qui venait taper la causette à mes creepers*.

L'agencement du lieu était tel qu'il avait fallu sacrifier tables et chaises au profit d'une machine à sous et du distributeur de cigarettes qui, à eux seuls, occupaient la quasi-totalité de l'espace. Le comptoir était placé dans un recoin de la pièce, une sorte de mini couloir dans lequel les clients semblaient prisonniers. Je réalisais qu'en cas de bagarre, j'avais cent fois le temps de me faire démolir à coups de cure-dents par le taulier, un sexagénaire vérolé à l'extrême, avant d'atteindre la sortie. Le bonhomme était franchement en adéquation avec son assommoir. Impossible d'oublier sa tronche de crapaud dont le teint faisait concurrence au halo du néon grille-mouches de l'établissement. Le vieux allait d'une bouteille à l'autre à la vitesse d'une maman koala qui perd les eaux en traînant ses charentaises sur une piste de ski de fond. L'évocation du sport d'hiver n'est d'ailleurs pas suffisante pour évacuer le souvenir de la chaleur étouffante de l'endroit dans lequel les odeurs de sueur se mêlaient à celles d'urine et d'huile rance.

Ce n'était pas une bonne idée de m'être accoudé dans ce troquet. Je me pressais donc d'enfiler mon poison afin de vite retourner à la civilisation, en l'occurrence la rue au bout de laquelle il me semblait apercevoir les lumières salvatrices des Ramblas. C'était sans compter sur ce putain de marin russe qui, lorsqu'il vit mes creepers et mes rouflaquettes, se mit à gueuler « Elvis,

Elvis, bois un coup ! », et dont chaque tape amicale manquait de me déboîter l'épaule. Avoir passé quelques années sur les terrains de rugby du fin fond des Pyrénées à jouer aux autos-tamponneuses avec des hardes de garçons de fermes édentés, et risquer la luxation dans un bouge barcelonais contre un ressortissant dont le pays n'était même pas qualifié pour le Tournoi des Cinq Nations me consternait. Le mec ne me lâchait plus. Bien qu'il aille se mêler à toutes les conversations de l'escadron de clients, il revenait toujours avec sa canette à la main me gonfler avec Elvis. Il était le parfait prototype d'un film de propagande anti-soviet : crâne rasé, tatoué à outrance et dont la grande gueule de poivrot rentrait en concurrence avec un supporter de troisième série égaré dans une fanfare de village.

Dès que je tentais de prendre la tangente, le gus s'arrangeait pour me poser devant le nez une des bières qu'il avait d'avance et, me prenant par l'épaule, vomissait des phrases russes dans lesquelles alternaient à intervalles plus ou moins réguliers rires, hurlements et pleurs. Chacune d'elles se terminait par « bebe conmigo Elvis ». Parfois, Vlad, comme il m'avait dit qu'il s'appelait, semblait s'assoupir à moitié avachi sur le zinc. Alors, je tentais de me barrer discrètement mais, immanquablement, le mec se relevait d'un coup et me rattrapait par le bras. La chose était entendue : j'allais devenir son jouet tant qu'il tiendrait debout. Je pensais alors à ces matous repus qui s'amuse avec une souris épuisée et semi-comateuse pendant des heures avant que, lassé par ce petit jeu, le greffier achève le pauvre rongeur. Fallait donc se préparer au pire : la mêlée relevée, le coup de boule efficace et net, la remontée de genou dans les roustons et surtout une vitesse d'accélération digne d'un ailier de la belle époque. J'attendais donc le bon moment, la seconde rêvée pour anéantir Vlad et mettre les voiles en faisant mine de l'écouter raconter dans sa langue natale une peine de coeur, un remord d'abandon de sa maman restée chez les popov ou bien la première chaude-pisse de Staline. Il fallait bien que la chance tourne ; elle tourna. Mon marin s'endormit sur le comptoir et s'écroula sur le côté dans la mare de pisses dans un fracas de verre brisé contre les mollets des autres clients. Le temps que l'on relève la tonne de viande ukrainienne, j'avais décarré et me retrouvais sur un trottoir qui, malgré les tronches de tueurs, les putes millésimées et les odeurs d'égouts, me faisait penser à un film de Walt Disney en comparaison avec ma récente chaumière.

La nuit avait pris possession du quartier et le petit peuple des ruelles étroites allait et venait comme le réveil d'une nation de rats. Se frayer un passage en évitant la bousculade, ne pas soutenir un regard plus de deux secondes, faire mine de ne pas entendre les sollicitations des dealers et des putes. Je devais aussi tenter d'afficher un état sagement dosé : assez éméché pour justifier qu'un Français se soit égaré dans la Cour des miracles, mais suffisamment conscient pour ne pas me faire dépouiller comme un touriste pris dans une nasse de non-droit. J'avançais vers les Ramblas en gardant mon objectif : les lumières du bout de la rue. Inutile de s'arrêter devant un panneau, un quelconque repère qui aurait trahi une hésitation et l'aveu d'être un étranger. Garder le rythme de mes pas et l'obsession de sortir du quartier. Au fur et à mesure que j'approchais des Ramblas, je reconnaissais les taxis jaunes et noirs qui tapinaient vers le centre, les bruits devenaient plus civilisés, la

population des serveurs, des touristes et des étudiants qui distribuait des tracts pour attirer les visiteurs dans les sex-shops ou les restaurants, refermait le couvercle d'une autre ville qui, derrière moi, s'animerait jusqu'au petit matin.

Ceux qui ont connu Barcelone avant les Jeux olympiques comprendront ma frousse. À partir de vingt-deux heures, il n'était pas conseillé de se promener dans le quartier du Raval ou du Barrio chino. C'était une zone dans laquelle régnait le gouvernement de la nuit constitué de proxénètes, de mafieux et d'une armée de petites mains qui, lorsqu'elles n'étaient pas féminines et ne vous faisaient pas les poches en vous caressant les couilles pour détourner votre attention, pouvaient ouvrir des boutonnières aux porteurs de Guide du routard, tout simplement parce qu'ils avaient défié le couvre-feu. Cependant, c'était aussi l'enivrante odeur de l'aventure qui m'avait poussé dans ces minuscules venelles même si l'on y sentait déjà la présence d'un nouveau monde tapi au coin des cantines et entre les tas de sacs-poubelles collés au bord des lèvres des containers. Un monde implacable, prêt à bondir avec ses bulldozers pour éradiquer la fange et ouvrir des pans de lumières au cœur des ruelles. La population se savait en sursis, la future rénovation du quartier en vue d'accueillir les Jeux olympiques l'avait épinglée dans la liste des nuisibles, des espèces qui devaient disparaître. J'avais cependant trouvé dans ce labyrinthe bouillonnant une âme en érection : celle des poètes, des artistes et des vieilles gloires qui hantaient encore les pavés. C'était aussi un haut lieu de la mémoire ouvrière des enfants du port industriel, des caves dans lesquelles bourgeois, écrivains et voyous venaient se repaître des meilleurs flamencistes du pays en pelotant de grasses catalanes assises sur leurs genoux. La prochaine bataille était annoncée, l'armée du monde de la finance aiguisait ses armes, les tractopelles avanceraient bientôt, précédés d'une légion de fantassins, expulseurs de vieilles dames, de sans-papiers, agents des services sanitaires ou sociaux, tous prompts à refouler des centaines de familles derrière les murs de la ville dans des terrains vagues qui attendaient l'exode toute proche. Ils étaient quelques milliers de Don Quichotte à attendre l'arrivée des bourreaux, les effaceurs de mémoire, ceux qui décident de ce que l'Histoire doit retenir, les mêmes qui ont oeuvré à l'amnésie postfranquiste en construisant des fast-foods sur les fosses communes et fabriqué de la pâte à papier avec les archives des enfants volés par la dictature.

Je retrouvais un teint qui affichait plus la fatigue et l'absinthe que la peur. Je déambulais au centre des Ramblas parmi les caricaturistes qui brossaient à la frontale des portraits d'Allemands et de Hollandais. Les serveurs couraient parmi les tables en transportant d'immenses coupes de fraises chantilly ou de pintes de bière. J'étais apaisé mais envahi par un ennui digne d'un catalogue d'agence de voyages. Tout ici devenait prévisible et lassant. Comme un gamin dans une partie de marelle, il avait suffi de sauter en dehors du cercle de craie pour me sentir hors d'atteinte, protégé mais un peu orphelin de ce que j'avais ressenti en traversant ce vieux monde inquiétant. Il me fallait contourner le bas des Ramblas pour retrouver le boulevard parallèle qui me conduirait au pied de la calle Roser et de la pension dans laquelle j'avais fait escale. Je pouvais gagner du temps et surtout des kilomè-

tres en traversant le Chino par le haut, en prenant la rue « Nou de la Rambla » qui, bien qu'elle soit en territoire apache, était assez éclairée et moins glauque que les coupe-gorges avoisinants. Le relâchement d'après panique m'avait fatigué au point que je décidais de prendre ce raccourci.

Dans cette partie du Barrio chino, les rues sont larges et plus souvent fréquentées par les patrouilles de la garde civile. Cependant, à chaque croisement, les sentinelles du quartier montent la garde devant les nombreux bars comme pour prévenir de l'arrivée d'intrus aux affaires de la nuit. À mesure que le quartier prenait possession de mon âme, mon apparence physique adoptait les stigmates du milieu : mes chaussures avaient accumulé les poussières et l'ADN de toute une ribambelle de venelles, de porches et de passages poussiéreux, la sueur avait embarqué le gel de mes cheveux et libérait quelques mèches sur mon front, la chemise était froissée à force de se frotter aux innombrables comptoirs de la soirée, mon look se fondait dans la masse. Cet état m'enhardissait et semblait me procurer un laissez-passer qui autorisait à prendre des rues de traverse et à quitter le purgatoire de la calle Nou de la Rambla. Presque sans m'en rendre compte, je reprenais le chemin de ma dernière fuite, excité comme une jeune pucelle pour un premier rendez-vous dans la gueule du loup. Je me retrouvais donc une fois de plus au coeur du labyrinthe, parmi les rats et les panthères. Alors que j'avais dans ce monde éphémère profitant, sans le savoir, des dernières heures du quartier, je vis les pavés d'une ruelle s'éclairer sous les flashes d'un gyrophare bleu. En approchant, je me trouvais nez à nez avec plusieurs motards de la police, une voiture de la garde civile et une ambulance autour de laquelle se massaient putes et maquerelles. J'entendis ce cri devenu familier « Elvis, Elvis !! Amigo ». En me tournant, je vis mon marin russe menotté à un panneau de signalisation pendant que flics et toubibs s'affairaient sur un corps à moitié caché par les véhicules qui bouchaient le passage. Vlad pleurait un hurlant mon surnom de bordée, son tee-shirt était maculé de sang. Ça sentait pas bon mais je n'eus pas le temps de me fondre dans la troupe de badauds, un garde civil me fit signe d'approcher. En quelques secondes me revinrent des souvenirs d'enfance lorsque nous partions en famille passer nos vacances sur la Costa Brava, nouveau paradis dans lequel les familles ouvrières françaises avaient l'illusion d'une brève opulence. Je revoyais ma mère qui, au moment du départ, sortait discrètement du portefeuille de mon père sa carte du Parti communiste. Elle craignait que, lors d'un contrôle de routine, son mari ne finisse dans les geôles de Franco puisqu'il était atteint du gène que le caudillo avait juré d'éradiquer : le gène des camarades. À l'époque, je trouvais cela ridicule. Cependant, même si mon portefeuille ne recelait aucun signe politique, j'étais terrorisé par ce flic qui avait sûrement été entraîné à renifler les enfants de rouges.

Le ton du flic était froid et suffisant :

« - Français ?

- Oui .

- En vacances ?

- Oui » .

Le garde se tourna en direction de Vlad.

« - Vous le connaissez ?

- Je l'ai rencontré dans un bar il y a quelques heures, mais je ne le connais pas vraiment.»

Alors que s'improvisait un interrogatoire en pleine rue, l'autre âne de soviét continuait à gueuler « Elvis » comme si j'avais pu venir à son secours.

J'anticipais sur la demande du poulet et sortit mes pièces d'identité. Il me fit signe de m'avancer vers la voiture de police. En même temps, il appela un collègue qui vint me gratifier d'une jolie paire de menottes brillantes qui donnait la réplique aux accélérations psychotiques du gyrophare.

Une heure plus tard, je me retrouvais dans une cellule de la garde civile de Barcelone dont l'odeur d'huile et de pisserie me rappelait le bar du « crapaud ». Dans une pièce voisine, je reconnaissais la voix de Vlad qui gueulait des insultes en russe. Très vite, ses cris baissèrent d'intensité et je n'arrivais plus qu'à percevoir de longs sanglots.

Au petit matin, on vint me chercher dans ma pissotière. Le flic m'ôta les pinces qui avaient eu le temps de marquer mes poignets d'une cicatrice bleutée, hypothéquant ainsi la fin de mon séjour dans la ville. Il me rendit mon portefeuille et me montra la sortie. Au bout du couloir, je tombais nez à nez avec Vlad, menotté, que l'on transférait et qu'une voiture de police attendait dehors. L'homme avait perdu de sa superbe, la tête penchée vers le sol. Le sang sur son tee-shirt avait noirci. Vlad semblait muré dans une terrible souffrance intérieure. Il ne me regarda pas, il ne m'aurait sûrement pas reconnu. Les policiers ne m'ont même pas interrogé. Ils avaient assez de témoins comme cela. Cependant, foutre un jeune Français au poste pour une nuit devait leur procurer une satisfaction assez rare en ces temps de transition du régime.

Le soleil pénétrait doucement à travers la baie vitrée de la salle de déjeuner de la pension de la calle Roser. J'avais passé des plombs à frotter mon corps, mais la douche n'avait pas été suffisante pour effacer les odeurs d'urine, les regards arrogants des flics et l'image presque attendrissante de cette grande gueule de Vlad.

Sur la table, à côté de ma tasse de café et d'une coupelle de churros, la mamie qui tenait l'établissement avait déposé le journal du jour.

« Encore une bagarre dans un bar du Barrio chino. Un marin russe égorge un client d'un coup de rasoir. La victime avait refusé de trinquer avec lui. »

C'est vrai que je l'avais trouvé un peu rasoir mon Vlad.

Franco goes to Hollywood

« *Donne-moi un peu de soleil*

España por favor »

Georgette Plana

Les hauts dignitaires du régime se tenaient autour de la grande table qui sentait la cire. On avait tiré les rideaux afin que la lumière madrilène ne gêne les yeux fragiles du vieux caudillo. Il portait une paire de lunettes noires qui lui donnait l'allure d'un taon géant, dont la taille disproportionnée par rapport à son ossature usée évoquait un pantin déguisé. Autour de lui, parmi les vestes militaires bardées de décorations pour actes de barbarie, seuls quelques membres de l'Opus Dei semblaient en mesure de se mouvoir autrement que comme des crabes agonisants et repus du cadavre qu'ils rognait depuis près de quarante années.

Les temps étaient durs, l'économie à bout de souffle, les autonomistes s'agitaient, les cercles démocrates également, les compagnons d'armes s'éteignaient un à un dans des draps blancs ou dans le fracas des bombes basses.

Malgré l'exceptionnel patrimoine touristique du pays, les compagnies étrangères hésitaient à investir le long des kilomètres de plage, l'influence des ultra-catholiques freinait une activité de loisirs dont le cortège d'amusements, de bikinis, de fiestas alcoolisées injuriait la sacro-sainte patrie.

Les gardes civils, bien qu'ayant reçu des consignes d'indulgence en ce qui concerne l'accueil des estivants en zone touristique, voyaient arriver un monde auquel aucun manuel militaire ne les avait préparés.

Le vieux chef avait devant lui un bout de papier sur lequel était griffonné un nom à consonance américaine. Sa voix avait perdu de son arrogance autoritaire et tentait à chacune de ses interventions de retrouver son lustre d'antan. Dans le silence du sombre palais, Franco se pencha sur la note que lui avait portée un conseiller. « Cet Elvis Presley, est-il des nôtres ? »

On savait que l'homme n'avait plus toute sa tête, que ses souvenirs rendaient déjà les comptes des actes de félonie qu'il avait élevés au rang de sport national. L'habile influence de l'Opus Dei sur sa gouvernance irritait les représentants du pouvoir militaire, chacun essayait de protéger ses propres intérêts en tirant les fils de cette marionnette en sursis. Après un interminable silence, le ministre de l'information reprit :

« Que voulez-vous dire, commandeur ? »

Franco n'avait pas la force de se mettre en colère, mais il s'agaça en répétant sa phrase : « Cet Elvis Presley, est-il des nôtres ? »

Devant l'étonnement général, le ministre de l'Intérieur rompit le silence en racontant que ses filles avaient regardé une émission sur la star américaine

et qu'elles semblaient l'adorer : « Là-bas, c'est un véritable phénomène qui dépasse les générations ».

Un des ministres vint mettre un bémol au portrait condescendant que venait de dresser son collègue : « Avec son rock'n'roll, l'Amérique s'enfonce dans de bien tristes années : le futur triomphe de la sodomie, de la drogue. Cette musique est l'héritage de la population nègre et des sans-dieux. Un groupe de rock anglais a osé déclarer qu'ils étaient devenus plus célèbres que le Christ ».

Le ministre de l'Information reprit la parole :
« Nos alliés américains ont compris les dangers que constituait cette musique et que mon honorable ami vient d'évoquer ici. Cependant, cet Elvis n'est pas le représentant de cette catégorie de parias. Il a tenu à faire son service militaire, c'est un patriote, qui plus est un fervent chrétien. On raconte qu'il a ses entrées à la CIA et qu'il s'est opposé à la tournée américaine des Beatles, le célèbre groupe anglais qui prône le pacifisme et qui multiplie certains outrages. Elvis Presley a soutenu la croisade anticommuniste de son pays au Vietnam. C'est un patriote. »

Le représentant de l'Opus Dei se tourna vers Franco et, d'une voix de fausset, demanda : « Commandant, que nous vaut ce soudain intérêt pour cet Américain et pour cette musique ? »

Depuis quelques mois, Franco luttait contre la maladie. Il regardait vers le bout de la table comme si la faucheuse avait pris place sur une des chaises vides et le toisait avec un sourire malsain.

Le président prit un long souffle afin d'arriver au bout de sa phrase :
« Consuelo Medina une de mes infirmières, fille d'Adolpho Medina dont on ne peut mettre en cause la fidélité au régime, m'en a parlé avec grand intérêt. On dit que Nixon se sert de l'influence que le jeune homme a sur le peuple américain pour redonner confiance en ces temps difficiles. C'est un ambassadeur très efficace. N'a-t-on pas un Elvis Presley dans notre Mère patrie qui serait de nature à donner de notre pays une image moderne, sans pour autant tomber dans la décadence qu'apporte, je vous le concède, cette musique de nègre ? Elvis n'est pas noir que je sache ? »

« C'est un métis, commandant. On dit que sa mère était une Indienne », reprit le ministre de l'information.

« Eh bien !, haussa le caudillo, les Indiens ne furent-ils pas évangélisés par nos fiers conquistadors ? »

Personne n'osa répondre. La discussion paraissait irréaliste. Les problèmes de l'État étaient légion, le terrorisme certes mais aussi la frilosité des échanges commerciaux avec les nations qui craignaient déjà l'après Franco, la transition, la démocratie et le rôle que l'Opus Dei entendait jouer. Le caudillo, à bout de forces, mit fin à la réunion :

« Qu'on me trouve un Elvis Presley espagnol. Je vous charge de mettre en

place autour de lui une campagne publicitaire afin que les touristes du monde entier retrouvent le chemin de nos plages, de nos criques et du beau pays que Dieu nous a confié ! »

Bien loin des austères boiseries du Pardo, l'immeuble de la télévision publique fourmillait de toute sorte de dénonciateurs, censeurs, trafiquants d'image. Un filtre géant qui s'efforçait de distiller goutte à goutte la pensée phalangiste et de décortiquer toutes tentatives de subversion culturelle.

Ricardo Llanas, le directeur de la chaîne, avait réuni quelques conseillers et journalistes autour d'un gras déjeuner.

« Les amis, vous n'en croirez pas vos oreilles, mais l'information vient du plus haut niveau de l'État ! Franco en personne souhaite donner au pays une image plus moderne afin d'attirer de nouveaux touristes sur la péninsule. Notre ministre de tutelle vient de nous commander une campagne publicitaire qui devra montrer que la jeunesse de notre pays n'est pas en reste en matière de culture nouvelle. Vous le savez, le rock'n'roll déferle sur l'Europe et les nouvelles générations s'engouffrent derrière cette musique dont on connaît la subversion, mais qui peut également être source de divertissement et de plaisir, disons... (Le chef des programmes se pencha en arrière comme pour réfléchir, puis reprit) ...bon enfant. Le caudillo a même, me dit-on, évoqué Elvis Presley. Pour tout vous avouer, on m'a chargé de repérer un artiste espagnol qui puisse devenir une sorte de clone latin de la star yankee et qui sera le fer de lance de cette campagne ».

L'arrière-garde franquiste semblait médusée. On savait qu'une génération d'artistes, d'écrivains, de réalisateurs complotaient avec des projets très critiques à l'égard du régime. Il ne s'agissait plus du travail des exilés qui continuaient le combat culturel depuis leurs pays d'adoption, mais d'un mouvement de jeunes intellectuels qui sentaient venir le vent de la transition. La chaîne de télé s'efforçait de trier chaque image, chaque déclaration, afin que le système ne se trouve en péril face à cette pensée naissante. Or, cette nébuleuse était sensible aux musiques anglo-saxonnes qui se faisaient l'écho de toutes sortes de contestations, aux États-Unis lors de la guerre du Vietnam, mais aussi en France durant les récents événements de Mai 68. Chacun pensait que le terrain était bien trop boueux pour que la nation s'y engage. Cependant les dignitaires du petit écran étaient formés à l'obéissance. N'avaient-ils pas comme ministre de tutelle, un des plus grands chefs de guerre de Franco ?

Ricardo Llanas coupa court à tout débat : « Il nous faut trouver le parfait ambassadeur, un soupçon d'Elvis andalou, par exemple. Si possible, qu'il ait une voix capable de faire rêver nos jeunes, mais aussi la jeunesse estivante, et bien sûr, qu'il ne se préoccupe pas de politique. Il faudra aussi des auteurs car, vous le savez, la meilleure des propagandes se propage en chanson. Les ondes traversent facilement les frontières ».

Madrid était engourdie par le régime tenace bien qu'agonisant et par un hiver qui semblait s'installer durablement comme si, de la sève des arbres du parc du Retiro jusqu'aux quelques oiseaux migrateurs en transit dans les allées du centre-ville, chacun craignait l'aube incertaine du début des années soixante-dix.

Eduardo avait quitté tôt le collège. Il avait travaillé très jeune dans le garage de son père dans la banlieue de Madrid, près de Carabanchel. Dès l'âge de 22 ans, il avait trouvé un emploi de chauffeur-livreur pour une compagnie de pièces détachées. Cela faisait bien 2 ans qu'il fréquentait Lena qui étudiait les Lettres dans la capitale. Depuis l'autoradio de son estafette, Eduardo attrapait les musiques du monde entier et avait découvert le rock'n'roll et le doo-wop. Il connaissait les chansons d'Elvis par coeur et, accompagné d'une guitare flamenco, ne ratait pas une occasion de faire le spectacle dans les repas et réunions de famille.

Ce jour-là, il devait passer prendre Lena et filer dans un restaurant du quartier pour le banquet du baptême d'un petit-cousin. Le jeune routier était pimpant et arborait une tentative de « banane hispanique » dont l'excès de gomina rappelait les luisants tricornes de la garde civile.

Lena se moquait un peu de lui et de son obsession à ressembler à un jeune yankee. Elle ne goûtait que très peu à ces musiques dont les thèmes lui paraissaient puérils. Elle préférait les groupes dont l'inspiration avait une portée sociale et avait découvert Dylan, Baez, Guthrie. Lena portait des jeans, ce qui était encore vu d'un mauvais oeil. Cependant, pour l'occasion, elle avait enfilé une robe rouge qui ne suffisait pas à rendre inoffensif son regard avide de lendemains.

Le Pernil, un restaurant populaire, possédait trois immenses salles à manger dont chacune avait sa propre piste de danse. Tous les grands événements du quartier passaient par le parquet brillant du lieu. Pas un mariage, un baptême ni un anniversaire de centenaire ne se fêtait ailleurs. Les premiers convives s'étaient retrouvés sur le parking du restaurant. Les hommes fumaient de petits cigarillos économisés de dimanche en dimanche, les femmes échangeaient les banalités domestiques en surveillant du coin de l'oeil les enfants qui se poursuivaient en courant à travers les voitures et les mobylettes, et dont les beaux habits ne devaient pas survivre aux premiers plats. Eduardo et Lena se mêlèrent à ce petit monde de tantes, d'amis, de cousins. Il régnait comme une sorte d'armistice inavouée au coeur de la chape que l'Espagne franquiste maintenait sur les têtes du petit peuple. Lena semblait être une des rares à avoir une conscience politique. En regardant les plats défilier à travers le bar dans lequel la sempiternelle télé vomissait les pires niaiseries grimaçantes des présentateurs validés par le régime, elle pensa : « Du pain et des jeux, le voilà mon pays ».

À la fin du repas, quelques grands-mères un peu rougies par le tinto de la casa s'essayaient à laisser passer entre leur dentition « de quita y pon » quelques berceuses enfantines.

« *Una gallina con pollos cinco duros me costo, corocloclo, corocloclo, corocloclo, corocloclo* »

Eduardo piaffait d'impatience en attendant le café. Il lui tardait d'aller chercher sa guitare dans son camion. Il profita d'une pause dans le répertoire des mamies pour entamer une version de That's alright mama, traduite par « Todo va bien mama, todo va bien por ti », dont l'interprétation, bien que décalée par rapport aux comptines campagnardes, fit claquer les palmas de toute l'assemblée.

Palillo, que l'on surnommait ainsi parce qu'il gardait toujours un cure-dents au bord des lèvres, participait à un repas de mariage dans la salle voisine. En allant aux toilettes, il passa près du local dans lequel se tenait le repas de baptême, lorsqu'il entendit et vit ce beau jeune homme chanter des airs de rock'n'roll avec une foi déconcertante. L'homme resta un long moment, visiblement charmé par la scène. Palillo travaillait pour la télé et avait, comme d'autres, reçu la consigne franquiste de trouver « Elvis de Castille ». Il pensa de suite qu'il venait de dénicher un bon candidat au relèvement national. Il attendit une pause, fit un signe au jeune garçon et l'entraîna au comptoir du bar.

« Dis donc mon gars, t'es un sacré chanteur ! »

Eduardo se savait obligé à un peu de modestie, bien que ce n'était pas sa qualité principale :

« Bah, ce sont des chansons de fin de repas, rien de plus ».

Palillo fit non de la tête et reprit :

« Non, non, non, c'est très bon, tu peux me croire, je suis du métier ! »

Cette réponse emballa le coeur du jeune Elvis qui sentait bien que, dans le brouhaha de cette cantine populaire, s'envolaient les longues courses du petit matin lorsqu'il devait livrer un embrayage en urgence à Alcorcón ou un jeu de rotules près de la gare d'Atocha. Sans plus attendre, Palillo tendit sa carte à Edouardo et lui recommanda de venir le voir le lendemain dans son bureau à la télé.

Eduardo avait le souffle coupé. Il avait envie de prendre le jeune baptisé entre ses bras et de le faire tourner sur la piste de danse pour fêter la nouvelle, mais il s'empressa d'aller raconter son inespérée rencontre à Lena qui dansait un paso doble avec une vieille tante. Dans son fort intérieur, Lena trouva ceci très soudain, mais elle se ravisa tant elle sentait son amoureux rempli de bonheur. De plus, mieux que quiconque, la jeune étudiante savait qu'il fallait suivre son destin. Si celui d'Eduardo était lié à cette rencontre, c'était une occasion à ne pas manquer. Elle recommanda cependant au jeune chanteur de ne pas trop s'emballer, histoire de ne pas tom-

ber de trop haut. Lui ne l'écoutait plus, il était déjà dans le bureau de son bienfaiteur, un stylo à la main, prêt à signer tous les contrats qu'on lui présenterait.

Ce matin-là, Eduardo fit ses livraisons très tôt afin de pouvoir être à l'heure au rendez-vous. Il avait emporté de quoi se changer dans le camion : une chemise qui ressemblait à une tenue de bowling, un jean et une paire de souliers brillants à bouts pointus.

Dans le bureau du directeur de Cadena una, Palillo et plusieurs autres cadres de l'antenne l'attendaient, curieux de voir cette découverte que Palillo avait enjolivée et vantée avec tout son talent.

Bien qu'impressionné par tant de costumes, Eduardo s'efforça de répondre à toutes sortes de questions : était-il prêt à chanter des titres composés par les auteurs choisis par la télé ? Désirait-il s'accrocher ? Serait-il disponible et suivrait-il les recommandations artistiques de l'équipe ? L'enthousiasme du Madrilène fit son effet et l'équipe de Cadena una décida de prendre les choses en main et de mettre le paquet.

En un mois, le chanteur ingurgita les pires textes et musiques des pires auteurs du régime, essaya toutes sortes de tenues colorées, changea mille fois de coiffure avant de devenir le parfait torero du rock espagnol et d'enfin enregistrer son premier album *Loco con sus ojos*.

Edouardo travaillait son personnage avec tant de sérieux qu'il délaissait Lena, ne venait plus à ses rendez-vous, préférant des soirées durant lesquelles on le présenta au gratin de la phalange madrilène. Un matin, Palillo qui ne quittait plus le jeune prodige, lui donna rendez-vous devant les grilles du palais du Pardo. Ils furent introduits parmi une troupe de gens qui devaient être présentée au caudillo en personne. Il y avait là médecins, écrivains, journalistes, ingénieurs, le fleuron de l'Espagne des années soixante-dix. Lorsque Franco s'arrêta devant Eduardo, Ricardo Llanas présenta le jeune homme au chef de l'État qui, derrière ses lunettes noires, eut un large sourire. « Ah ! Elvis », avant de reprendre sa revue d'effectif. Le commis camionneur avait abandonné son emploi ; il n'avait pas le droit de rater les marches de la gloire. Cependant, malgré une campagne de matraquage digne des grandes heures de propagande, le disque n'eut pas le retentissement escompté. À peine un succès d'estime et des milliers de pesetas envolées des caisses de l'État. Peut-être fallait-il voir dans cet échec l'aveu d'une morosité espagnole qui n'avait plus le goût des mauvais clonages d'outre-Atlantique et qui, peut-être inconsciemment, attendait que revienne un rêve resté enfoui, emmuré dans son cœur et dans son chant profond.

L'étonnante idée du caudillo avait mis pied à terre. Déjà dans les ministères et dans les services des communicants, on se renvoyait les responsabilités de cet échec sans jamais prononcer le nom du mentor qui avait eu

eu cette idée quelque peu loufoque.

Peu à peu, les appels et les visites de Palillo s'espacèrent jusqu'à disparaître totalement. Eduardo tenta maintes fois de prendre contact avec les gens de Cadena una, mais ses nouveaux amis ne répondaient plus au téléphone et s'éclipsaient dans les couloirs de l'immeuble de la chaîne lorsque le planton annonçait ses multiples visites en souriant : « Cuidado Elvis ! ». Le chanteur finit par comprendre que l'évocation de son nom était devenue sujet aux pires moqueries.

Abattu, sans le sou et abandonné de tous, Eduardo eut du mal à retrouver un emploi.

Lena était partie étudier à Paris, elle avait trouvé un travail d'assistante en langues étrangères et, bien que ce fut dur, arrivait à joindre les deux bouts.

L'ex-Elvis dépensait le peu d'argent qu'il gagnait dans les bars. Ses amis de soirées prenaient des amphétamines. Celui qui crut devenir l'idole de la jeunesse espagnole avait grossi et enflé, il était bouffi et tanné par l'alcool et les drogues.

Un soir, alors qu'il buvait quelques bières dans un vieux bar de quartier, il entendit sortir du juke-box les premiers accords de *Loco con sus ojos*. La colère monta et il balbutia jusqu'à la machine pour asséner un violent coup de pied qui fit éclater le plastique aux couleurs avariées. Le serveur n'eut pas de mal à le jeter dehors. Eduardo resta un long moment sur le trottoir à regarder les lumières de la ville haute. Pour la première fois, il sentit le poids de la chape qui régnait en maître sur l'Espagne de la désillusion et dont sa fiancée lui avait si souvent parlé.

Quelques semaines plus tard, il reçut une lettre de Lena. Elle semblait excitée de lui raconter qu'elle venait d'assister au concert d'un chanteur espagnol dans un cabaret parisien, *Le chat qui pêche*. L'artiste, un certain Paco Ibáñez, créait des chansons imprégnées d'airs andalous et de folk song sur des textes de poètes espagnols que le régime avait interdits. Elle parlait de Lorca, Góngora, Felipe, Hernández, tant d'auteurs nés avant elle et pour lesquels il lui avait fallu traverser la moitié de l'Europe pour les découvrir.

« Tu sais Eduardo, en écoutant ce chanteur, c'est mon histoire que l'on raconte, c'est mon coeur qui se met à chanter. Je ne sais pas comment expliquer ce que je ressens, c'est comme une filiation retrouvée. J'éprouve un sentiment qui va bien au-delà, comme si je venais de retrouver la fierté d'être de ce pays. Prends soin de toi et de notre belle patrie ! »

On tuait en Espagne, on garrottait, on a fusillé même après la mort de Franco et malgré les injonctions de bon nombre de pays du monde entier ; le cruel acharnement semblait inexorable.

Nous étions à l'aube de l'année 73 ; les radios et la télé inondaient leurs ondes d'un titre créé par une artiste belge. Palillo eut l'idée de confier une version de la chanson à un chanteur populaire du moment : Manolo Escobar.

Le 28 février, l'ETA faisait exploser la voiture de Carrero Blanco, chef du gouvernement.

L'été qui suivit, sur les plages espagnoles, les touristes venus de toute l'Europe découvraient et chantaient jusqu'à plus soif ce qui devait devenir un tube planétaire « *E Viva España !* »

LIPSTICK TRACES IN TARBES

*« I guess the sound when I realize
that you have the most beautiful eyes c'mon baby, give me a chance,
all I need it's a rock'romance »*

The Kingsnakes

Je m'apprêtais à quitter Paname en tirant péniblement une valise à roulettes récemment achetée à « Pas cher, mon ami », dans un bazar de République. L'objet était garanti deux heures et venait d'ailleurs de perdre une roulette. J'approchais de la gare Montparnasse avec pas mal d'avance sur mon train, histoire d'avoir le temps de gober un ou deux cafés. Faut dire que pour ce qui est des doses de caféine, mieux vaut faire avec les troquets environnants, car le tarif d'un sandwich, d'une bière et d'un petit noir dans le bar du TGV justifie à lui seul la souscription d'un crédit pour dix piges chez Sofinco ou Cofidis.

Je m'installais sur une terrasse bousculée par le vent froid de novembre pour avaler également une ou deux clopes ; là aussi, mieux vaut anticiper, car pour fumer dans les gogues du TGV, faut avoir l'estomac accroché. En sirotant mon moka et tirant sur une Rothmans, je regardais sortir de la gare quelques jeunes garçons de ferme venus rejoindre un tonton bistroquet ou charcutier pour faire fortune à la capitale. En guise de mine conquérante, ces solides gars intimidés par l'immense tour Montparnasse affichaient des visages qui portaient le deuil des fêtes de Bayonne et des festivals de bandas de Condom. J'avais fait le plein de grande littérature pour supporter les six heures de secousses au milieu des futurs cadres et de leurs ordinateurs portables ; un « midol » tout frais avec un supplément spécial mutations, des deuxième et troisième séries, de quoi tenir jusqu'au bled. En feuilletant un Paris Flash abandonné sur la table de mon voisin de terrasse, je tombais sur l'agenda des concerts du jour et sur la photo d'un vieux zozo looké à la Cochran qui posait façon sixties avec sa vieille guitare. La page titrait « Daniel Jeanrenaud à la Boule Noire ».

Putain, Daniel est toujours vivant !!! Incroyable !! C'était tout à fait le genre de type dont on aurait pu imaginer qu'il serait mort vingt fois dans l'arrière-salle d'un pub londonien. Le genre de cow-boy dont on demande des nouvelles en s'arrêtant bouffer un plat de fayots dans un relais du fin fond de l'Arizona.

Lorsqu'on pose la question au barman édenté, la bouche encore pleine du plat du jour, de tous les jours d'ailleurs, « T'as vu Daniel dernièrement ? », il se peut que le vieux te demande si tu es de la famille et te présente la note des dégâts causés par un guitariste pas bien épais mais teigneux

comme un coyote en rut, du genre à mettre le feu dans un saloon parce qu'on lui a servi une bière éventée.

Vingt piges que je n'avais eu des nouvelles de l'ancien leader des Kingsnakes qui, selon le commentaire du magazine, se faisait désormais appeler « le tsar du rock'n'roll ».

J'avais invité le groupe à l'aube des années quatre-vingt dix, quelques mois avant que la vague ska ne vienne pousser en hibernation le rock local. À cette époque, de jeunes garçons coiffeurs pré-pubères, souvent fraîchement sortis du conservatoire, découvraient une version discount des toasters émigrants jamaïcains des années soixante. Tous les groupes qui se formaient jouaient la même musique édulcorée et sautillaient sur les scènes de la région devant les copines du lycée et les parents, histoire de s'acoquiner un peu avant de devenir de jeunes cadres pâlichons qui nous déverseraient leur libéralisme arrogant. J'avais en charge la programmation d'une salle de province et j'avais senti le vent tourner ; je savais que les Kingsnakes seraient un des derniers groupes rock à y pointer leur « greeping* ».

Les premiers contacts téléphoniques avec Daniel, manager, tourneur, producteur et guitariste de son groupe, furent houleux. Le cachet n'était pas bien élevé, mais il était assorti d'une liste d'exigences que j'aurais carrément retournée à la gueule de Joe Strummer, qui pourtant pouvait exiger de moi que je bouffe mes creepers à la sauce gribiche.

Dix marques de bières différentes dont la moitié introuvables en France, une sélection de sandwiches et d'alcools capables d'occuper pendant une semaine un régiment de hussards parachutistes, des sucreries à profusion, tout juste s'il n'exigeait pas qu'on lui colle sous les draps quelques montagnardes bien en jambes pour que la nuit soit plus douce ! J'avais à cette époque l'image d'un rock de compagnons du devoir : de bons outils, du bon bois et assez de volonté pour fabriquer de beaux et solides meubles sans fioritures. Une congrégation qui se démarquait des exaltés de l'emballage qui se soucient plus des garnitures du backstage que de la scène. Je savais que les temps allaient devenir très durs pour les raboteurs de cordes de guitare. Bientôt arriveraient les hardes ennemies qui poseraient sur les plateaux des salles toutes sortes de machines à fabriquer des musiques aussi romantiques que lorsqu'on règle la note d'un repas galant avec des Ticket Restaurant®. Quant un compagnon du rhythm'n'blues tel que Daniel se la jouait « pied tendre », l'édifice du quatre temps sur fond de Kronenbourg prenait les allures d'un fragile château de cartes.

En ces temps, les rockeurs s'étaient mis dans la tête de devenir intelligent. Par ennui ou par peur de rater le train du progrès, ils s'essayaient à toutes sortes de styles tels que le jazz, la fusion, l'électro pop ou le dub, des gen-

res qui constituait la ménopause du rock'n'roll et qui leur allaient aussi bien qu'un tee-shirt de José Bové à un skinhead.

Ces considérations ont occupé mes négociations d'avant concert et foutu en pétard le leader des Kingsnakes qui, du coup, hésita à descendre, avant de se raviser très timidement, histoire de s'acquitter d'une partie du loyer qu'il devait dans un hôtel d'Est London.

Je le vis donc débarquer un samedi après-midi, à pied, avec son perfecto rouge et sa guitare en bandoulière. Le type s'était tapé dix-sept heures de bus depuis Londres avec Eurolines, pour venir jouer dans le trou du cul de la province.

Notre première poignée de main fut des plus fraîches, normal « on avait eu des mots ».

La rencontre ressemblait aux planches dessinées des aventures d'Astérix, lorsque la femme du chef accueillait une nouvelle venue au village. Le dessinateur représentait le climat du dialogue avec, sous les bulles, de longues stalactites de glace : « madame... ». Cependant, mon inquiétude était ailleurs, car si le chanteur guitariste du groupe était bien là, il n'y avait pas l'ombre d'un autre musicien.

« Où sont les autres ? », lui demandais-je poliment mais avec un zeste d'agacement.

Le gratteux haussa ses épaules de cuir rouge :

« Ils ne devraient pas tarder, c'est étonnant qu'ils ne soient pas déjà là. Faudra me prévenir dès leur arrivée, histoire de faire connaissance avant ce soir... »

Soudainement, franchement inquiet, j'ajoutais :

« - Comment ça, faire connaissance ? »

« - Tu sais, pour les déplacements hors Londres, je fais appel à des musiciens locaux, faut réduire les frais ».

Le mec venait de me scier. Du haut de son mètre soixante de malice et de filouterie, il venait de me flinguer tous les espoirs d'une belle soirée. En disparaissant dans la salle et vers les loges, il ajouta « devraient pas tarder, ils sont du coin !!! »

Quelques instants plus tard, je vis apparaître un vieux minibus fumant comme un rasta dépressif. On avait fait disparaître de la carrosserie, avec maladresse, l'ancien nom des proprios, un lettrage psyché et de mauvais goût qui représentait le titre d'un orchestre de balloche. La charrette était immatriculée dans le département voisin et n'en revenait pas d'être arrivée à bon port. Les trois loulous qui en descendirent devaient avoir la même gueule de bois depuis des lustres et, en ouvrant les portières du van, on imaginait les traces d'ADN de plusieurs générations de fermières adolescentes venues un dimanche soir tâter du futsal à pattes d'éléphant.

Les mecs étaient ravis d'être là et surtout d'accompagner Daniel Jeanrenaud qu'ils avaient hâte de rencontrer. Je venais de piger. Le trio de rhythm'n'blues avait reçu quelques jours avant la date, une cassette des morceaux des Kingsnakes avec une proposition de venir accompagner la star pas loin de chez eux. Du coup, c'était autant d'économies pour le copain et une belle opportunité pour le press-book des trois musicos. C'est ce qu'on appelle la méthode Chuck Berry qui recrute ses musiciens les jours de spectacle dans les magasins de musiques des villes traversées lors de ses tournées. La chose donne d'ailleurs des résultats souvent très différents.

Afin que la tradition soit respectée, les mecs énoncèrent d'entrée les cinq phrases de base du manuel du ballocharde :

- À quelle heure on bouffe ?
- Vous avez prévu l'apéro ?
- On voit avec qui pour le règlement ?
- Y aura des filles ?
- On peut avoir un coup de main pour décharger le matos ?

La soirée devait être un enterrement de première classe pour les années rock'n'roll. Je sentais bien que la mise en scène, bien qu'involontaire, serait parfaite et que l'esprit du moment serait respecté.

Les stars d'un soir mirent plusieurs packs de bière pour faire connaissance. La balance, qui prenait une allure de répétition d'urgence, annonçait que le concert serait placé sous les hospices du grand barbu et de la multiplication des pains. Cela ne semblait pas inquiéter Daniel dont les interventions musicales étaient d'une divine élégance par rapport à l'accompagnement bringuebalant de ses nouveaux partenaires, et dont la rythmique rappelait l'allure du minibus qui refroidissait sur le parking de la salle.

Je n'étais pas rassuré, mais je commençais à accepter mon sort. Après tout, ce n'était que les derniers soubresauts d'une musique qui sentait déjà le sapin et l'oubli.

Vers dix-neuf heures, j'accompagnais Daniel à l'hôtel. L'homme avait l'air détendu ; il avait commencé la bouteille de Ricard des loges et affichait un large sourire marseillais. Il n'oublia pas d'inviter au concert la blonde de la réception, aussi aimable et patiente qu'un skieur attendant son tire-fesses et déjà emballée dans une tenue qui dévoilait une partie de sa soirée d'après-service au Macumba, le bar de nuit tout proche.

En redescendant de la piaule, Jeanrenaud en remit une couche. Le ton évoluait : il avait emprunté les dialogues à un chien des rues qui s'adresse à un caniche poudré et voilait à peine son intérêt pour lui soulever la jupe derrière une poubelle du parking de l'hôtel.

Comment peut-on s'enfiler autant de verres de rouge entre chaque frite ? Voyant que le concert frisait une inévitable catastrophe, je me laissais aller

au picrate avec le groupe et acceptait que les gars invitent la moitié du restaurant ; je notais les noms sur un bout de nappe, que des prénoms féminins... ils préparaient déjà l'after. La section rythmique n'avait pas demandé de chambre, car ils devaient partir après le set pour animer l'aubade du dimanche matin dans leur village en fête. En les voyant mettre au tapis la quille d'Armagnac, j'implorais le dieu du rock'n'roll, le priant de ne pas s'endormir au moment du retour, comme il l'avait fait pour Buddy Holly, Eddie Cochran ou Ritchie Valens.

Ce n'est que dans la salle que je me suis rendu compte que j'étais presque autant alcoolisé que le groupe. Il était vingt et une heure largement passé et il y avait à peine une poignée d'amateurs orthodoxes qui attendait au bar. Daniel eut le temps de les saluer tous. Il n'était pas déçu du peu de monde, mais plutôt de l'absence de représentantes du genre féminin : ni la serveuse du resto ni la buraliste du coin, pas même la réceptionniste de l'hôtel. On pouvait pas se permettre de les attendre, la section rythmique n'était déjà pas en état d'aligner un pas. Pour ce qui est des notes et des accords, c'était déjà le cas bien avant l'apéro.

Le concert n'avait pas débuté, et pourtant, la salle ressemblait à une fin de balloche, quand les couples qui doivent se former le sont déjà, lorsque les hommes cuvent dans leur bagnole alors que leur conquête du soir s'arrange la robe et les cheveux avant de rentrer chez papa et maman, ou bien quand les derniers danseurs n'ont même plus la force de déclencher l'ultime bagarre. La seule chose qui aurait pu différencier les lieux était la musique ; si celle des orchestres de fin de bal se traînait comme lorsque l'on cherche du doigt le fond de sa gorge pour s'aider à vomir, celle des Kingsnakes était vivante, tenace et hautement élégante ! L'alcool n'avait pas de prise sur les musiciens, car même le trio du soir semblait touché par la grâce du rock'n'roll. Je ne sais qui a dit « le rock est mort et nous continuerons à mourir », mais la phrase, ici, prenait tout son sens. Les derniers des Mohicans nous filaient un baroud d'honneur, digne des plus belles pages de l'épopée du binaire.

Si en termes de jauge, le concert fut un échec, il restera un des moments les plus forts de ces années rock'n'roll.

Le bus d'Eurolines repartait tôt le matin. Les trois gars de la section rythmique devaient quant à eux rouler de nuit, au mieux, vers une aubade embrumée de relents de vinasse, d'anis et de bière, au pire, contre le platane d'une route de campagne. Je venais de ramener Daniel à son hôtel et avais décliné le dernier verre au Macumba. Il me fallait repasser à la salle, jeter un coup d'œil sur le champ de bataille, l'ultime bataille du rock. Je restais un long moment dans l'obscurité du centre de ce ring. Seules les lueurs des blocs de sécurité veillaient dans un étonnant silence électrique. C'était un peu comme un matin de retour de grandes vacances en bord de mer, une dernière visite à la plage encore déserte, comme si l'on ne devait plus revoir le sable et les vagues ni plus jamais profiter du cri des

oiseaux du large. Bientôt, les nouveaux colons prendraient possession des lieux : des balances interminables, des projecteurs automatisés, un régisseur par personne, des managers, du merchandising et des plans de feu dignes des plus longues posologies de l'industrie pharmaceutique. Rien de bien excitant.

En me dirigeant vers le parking, j'apercevais la jeune buraliste. Elle tenait l'affiche des Kingsnakes qu'elle avait décrochée de la porte de la boutique.

« Le concert est déjà fini ? »

Presque irrité, je répondais :

« - Ben ma belle, c'est pas une boîte de nuit ici.

- J'étais d'anniversaire, je pensais que le groupe finirait plus tard. Domage, car le monsieur qui est venu avec vous acheter ses cigarettes m'avait proposé de me signer une affiche ».

Après tout, je trouvais la même attendrissante, comme on peut l'être assez facilement vers la fin de ce genre de soirée...

« - Je lui laisserai à son hôtel, il la signera demain matin et je vous la remettrai dans la semaine.

- C'est très gentil, vraiment, je suis déçue de ne pas être venue plus tôt ».

Je prenais congé de la blonde avant qu'elle ne me demande quel serait le prochain concert et que je ne me ravise de ma BA lorsqu'elle aurait déclaré : « Génial, j'adore le reggae ». Je filais à l'hôtel laisser un mot et l'affiche à Daniel qui à cette heure devait être écroulé sur son lit ou sur la banquette du bar. Comme je cherchais dans ma veste de quoi griffonner un message en m'appuyant sur la porte de la carrée, je sentis celle-ci s'ouvrir et faillis basculer en avant. Daniel apparut dans l'entrebâillement ; il n'avait pas l'air surpris.

« - Rentre mon pote, j'ai acheté une quille au bar en bas !

- Ok, un verre et je me couche. Tu peux me signer l'affiche ? C'est pour la buraliste, elle n'a pas pu venir au concert.

- No soucy, mec ».

En pénétrant dans la chambre, je retrouvais la réceptionniste qui remontait les couvertures pour ne pas que je profite de ses seins, surpris en pleine émotion rock'n'rollienne si j'en juge aux pointes de ses tétons qui apparaissaient à travers les draps. Elle avait l'air moins austère que derrière son guichet. Je la saluais afin qu'elle se sente moins gênée. Daniel fouillait la caisse de sa guitare à la recherche d'un stylo.

« - T'as pas de quoi écrire ?, me dit-il.

- Ben non, je pensais que tu avais ça, je souriais. Tu dois avoir l'habitude des autographes ».

Daniel ne réagit pas à ma phrase, il ajouta simplement :

« - Attends, je vais te trouver ça de suite, bois un coup ! »

Le guitariste me tendit un verre de mauvais whisky, se tourna vers la table de nuit pour s'emparer du sac de la blonde qu'il vida sur le lit. La réceptionniste retrouva une moue beaucoup moins accueillante lorsqu'elle vit Daniel déboucher le rouge à lèvres. Il déplia l'affiche sur le lit et, d'une écriture aussi élégante que ses riffs de guitare, il écrivit sur la longueur de l'affiche : *Lipstick traces in Tarbes !!! Daniel Jeanrenaud.*

**Greeping technique de guitare très utilisée dans le rock'n'roll*

LA PETITE FILLE DU BOUT DU CHEMIN DES ÂNES

« *What reasons do you need to die?* »

Bob Geldof

Je m'appelle Virginie et j'ai 16 ans aujourd'hui. Je n'aime pas mon prénom. Pourquoi est-ce que ce sont les parents qui doivent choisir les prénoms de leurs enfants ? Pourquoi n'attendent-ils pas que l'on soit en âge de le choisir nous-mêmes ? De toute façon, à quoi peut bien servir un prénom jusqu'à l'âge de 16 ans ? Un numéro, une couleur, un signe quelconque ferait bien l'affaire. La fille au chapeau bleu, le garçon aux grandes oreilles, celui de la maison aux volets verts, celle du couple de tarés qui vit au bout du chemin des ânes. C'est là que j'habite, au bout du chemin où jadis on parquait les ânes qui servaient à monter le ravitaillement des bergers qui passaient l'été aux estives. Il n'y a plus de nos jours ni bergers ni ânes, mais ici les noms ont la vie dure. C'est comme Virginie, ça me colle à la peau ce nom débile. Cela fait près de quatre années que nous vivons ici, dans ce patelin des Pyrénées perdu à plusieurs kilomètres de la civilisation. Un soir, mon père rentra du travail. Je me souviens bien de ce jour-là. Nous habitons dans un appartement à deux pas de la porte de Montreuil et mon père était tout excité lorsqu'il annonça à ma mère que leur projet d'achat d'une vieille ferme dans le Sud Ouest était devenu réalité et qu'il avait hâte de quitter son boulot d'informaticien pour une vie au coeur de la nature. Il disait qu'il fallait retrouver les plaisirs simples de la terre, de la campagne, cultiver ses légumes, avoir ses propres poules, vivre simplement de ce que l'air, l'eau, nous offraient gratuitement. J'étais une enfant et je me souviens avoir pleuré en assistant à la folie de cet homme qui, sur une décision, faisait voler en éclats ma petite vie d'écolière. Voilà comment je quittais mes quelques amis pour devenir la fille du bout du chemin des ânes.

Tout devint très vite compliqué : les marches matinales jusqu'au carrefour de l'arrêt du bus scolaire, les retours dans le froid, parfois sous la pluie et dans la boue du chemin. Je retrouvais mes parents après les cours et, chaque jour, leur aspect physique changeait. Ma mère portait d'horribles bottes en caoutchouc et mon père de gros vieux pulls qui sentaient la sueur et la paille. À mesure que je grandissais, mes parents s'enlaidissaient. D'autres amis venus de la ville se sont associés au projet de la ferme jusqu'à former une communauté autour du hameau abandonné ; une sorte de kolkhoze hippie qui se spécialisait dans la culture bio. J'en ai bouffé des légumes, de l'herbe, des racines et des graines en tout genre, à tel point qu'à la cantine, je dévorais toutes sortes de viandes et saçais le jus gras des plats, histoire de faire le plein de vraie nourriture et par la même occasion de défier mes parents en caressant mon ventre bourré d'OGM.

Le week-end, c'était super : pas de boue sur mes chaussures, pas de bus à l'aube en compagnie de futurs garçons de ferme et de vieilles bigotes qui sentaient l'eau de Cologne. Je restais dans ma chambre à écouter les quelques disques qu'il me restait de ma vie parisienne, à dessiner des monstres sur la tapisserie et à rêver du bruit des voitures et de l'odeur du goudron qui fond au soleil. Les deux connards de beatniks avaient bien tenté de me convertir aux plaisirs du travail de la ferme : « Virginie, tu peux t'occuper de nourrir les poules ? Aide ton père à rentrer du bois. Profite de l'air et sors un peu de ta chambre !! »

Moi, je ne lâche rien. Pas question de fourrer mes mains dans la luzerne. Depuis 3 ans, les vieux me croient en convalescence. Ils me foutent la paix en se disant que je finirai bien par me faire à cette vie de mormons. Je prends les repas avec eux, mais cela fait maintenant quelques mois que je ne leur parle plus. Vite, la dernière cuillerée de leur putain de quinoa et je file dans ma chambre.

Parfois, je vais chez un élève de mon collège qui habite à l'entrée du village, André. C'est le seul ami que j'ai. Un gros garçon pas très malin qui essaie toujours de me caresser les seins, mais qui ne me pose pas de questions. D'ailleurs, il ne parle que de lui, des animaux qu'il tue à la chasse, hiboux, corbeaux, écureuils, chauves-souris, tout ce qu'il croise dans les bois et dans les champs. Son père lui a offert une carabine et des balles. C'est souvent ce genre de cadeaux que l'on offre aux garçons d'ici pour qu'ils s'ennuient moins. Souvent, je l'accompagne chasser, il me laisse tirer et en échange, je lui laisse me caresser les seins. Moi, ça me fait rien. Il peut bien me peloter, tant qu'il me prête son arme. Le père d'André n'aime pas trop mes parents, il dit qu'ils ont beau avoir les pieds pleins de merde, ils seront toujours des Parisiens. C'est ce que leur fils m'a raconté et ça m'a bien fait rire. J'ai pourtant maintes fois tenté de sauver mes parents. J'ai donné aux poules du blé empoisonné que j'avais acheté en ville. Les vieux étaient furieux devant les cadavres de la basse-cour. Ils étaient persuadés que c'était un coup du père d'André. Cependant, cela ne les a pas découragés au point de faire les valises et de repartir chez moi.

Il y eut d'autres tentatives : un départ de feu à la grange que mon père a vite maîtrisé, les pneus du 4x4 crevés... On ne peut pas me reprocher d'avoir tout essayé pour avertir mes parents du bien-fondé d'un départ du chemin des ânes.

Dans le grenier de la maison, je suis tombé sur une pile de vieux magazines : des Paris Match, des Détective et autres journaux à sensations. Je passe des nuits entières à lire des histoires de crimes et de catastrophes. J'y ai rencontré des personnages merveilleux. C'est là que j'ai croisé pour la première fois Brenda, cette collégienne américaine qui est devenue mon amie. Elle ne me connaît pas, mais je sais qu'on se ressemble, bien plus que l'autre gros obsédé d'André. J'ai décidé que Brenda serait ma seule amie et qu'André ne me caresserait plus jamais les seins.

Aujourd'hui, j'ai 16 ans et j'ai le droit de choisir mon prénom. Je m'appelle Brenda...

Les gendarmes sont passés tôt ce matin pour m'interroger. André n'est pas rentré de la chasse et ses parents sont inquiets. Les gendarmes finiront bien par le trouver. Aujourd'hui, je n'irai pas au collège. Je fais mine de me préparer, mais je suis postée à la fenêtre de ma chambre. J'attends que mes parents sortent pour aller au champ. Bientôt, je les aurai en point de mire. J'ai la carabine d'André, c'est lundi, et moi non plus je n'aime pas les lundis.

Brenda Ann Spencer (née le 3 avril 1962) est une Américaine condamnée pour des assassinats commis le 29 janvier 1979. Depuis son domicile de San Diego, en Californie, elle a tiré sur des personnes de la Cleveland Elementary School qui était située en face de sa maison ; elle a tué deux personnes et en a blessé neuf autres. Spencer n'a montré aucun remords pour son crime et son explication complète de ses actes était :

« Je n'aime pas les lundis. Cela a animé la journée ».

Todo es de color

« *Ho please leave the ventana open*
Federico Lorca is dead and gone »

Joe Strummer

J'aurai dû m'en douter. Quelques semaines avant qu'elle installe dans mon lit cette espèce d'âne de représentant d'aspirateur, l'autre comme m'avait offert un kit complet de sacs de voyage. Tout juste si, en plus des valoches, elle n'avait pas pensé à la paire de pétanque, histoire de me mettre un peu plus les boules. Je l'entends encore miauler avec sa voix de tau-lière de boxon : « Toi qui aimes les voyages, te voilà paré pour les grands espaces !! ». Quelle raclure !! Je n'ai pas le souvenir d'avoir quitté le département en vingt piges. De toute façon, pour quoi faire ? Ici, j'avais tout ce dont j'aurais pu rêver : l'intégrale des Clash en vinyle, quelques whiskys d'anthologie et une chute de reins dont je ne me lassais pas de mater les allers-retours « salle de bain/cuisine », lorsque le matin j'avalais clopes et café.

Il a donc fallu décarrer avec, sous les bras, disques et bouteilles et atterrir dans un studio quelque peu poussiéreux et qui devait le rester, bien que je puisse depuis peu me targuer d'avoir dans mon entourage des experts en aspirateur.

Voilà donc comment tout ceci a commencé et comment je me suis retrouvé face au jeune connard de l'hôtel enturbanné de dreadlocks qui s'adressait à moi sans prendre la peine de lever la tête de son écran.

« Vous avez réservé à quel nom ? »

C'était aussi la conséquence de la lecture d'un article croisé dans un quotidien national qui annonçait que la municipalité de Grenade allait inaugurer ces prochains jours une place Joe Strummer dans cette ville andalouse que le chanteur des Clash aimait tant. Du coup, pour une première sortie du territoire français, je donnais dans la grande échappée ; plus de 1000 bornes de champs d'oliviers, de vignobles et d'élevages de cochons. Des deux côtés de la route, s'étendait le plus grand territoire de triglycérides d'Europe. Un bien beau dépuçelage pour la valise flambant neuve. Je reconnais qu'il y avait dans ce périple un soupçon de rancune envers mon ex-fiancée qui n'avait de cesse d'implorer des week-ends en bord de mer, alors que je passais mes dimanches devant la télé à enfileur des matchs de rugby et des bières. À force de drops, de mêlées et de cadrages débordements, je m'étais fait plaquer. C'était aussi une manière de me venger de l'affront extraconjugal, ce qui avait pour avantage de dédramatiser la situation et d'éviter de me poser les questions existentielles que mon nouveau statut de victime me conférait.

« Tu vas voir si je ne suis pas capable de me bouger le cul ! ». Et me voilà dans ma voiture avec pour seul objectif de participer à l'hommage à ce vieux Joe. Certes, ce revirement dans ma vie de couple était quelque peu « tiré par les cheveux », mais cela valait mieux qu'une série de cuites à pester contre la gente féminine dans un deux-pièces du centre-ville.

Le quotidien n'avait pas donné beaucoup de détails : « La municipalité inaugure une place Joe Strummer en plein coeur historique de Grenade ». Cela suffisait pour le nouvel aventurier que j'étais soudain devenu.

J'avais trouvé sur Internet ce petit hôtel recommandé par le Guide du routard, la bible des babas cool.

Je n'étais pas au bout de mes peines. L'endroit était également recommandé par le manuel des castors juniors à en juger par la quantité de sacs-à-dos laissés à l'entrée de l'auberge qui dégueulaient leurs gamelles de fer cabossées. Alors que le réceptionniste m'indiquait ma chambre, je profitais de son premier regard pour lui demander de me noter sur un plan l'endroit de la cérémonie du lendemain.

« La place Joe Strummer ? Je ne vois pas de quoi vous voulez parler ! ».

Je tentais de lui expliquer ce qui allait se passer dans sa ville et, par la même occasion, l'affranchir sur le personnage qui avait, quelques années plus tôt, créé Spanish bombs en hommage à l'histoire de sa cité. Mais le grand con de hippie, du haut de son sarouel imprimé de signes hindous, me toisait avec le mépris d'un albatros devant le cadavre d'un crabe séché. Il aurait mérité de goûter à mes creepers celui-là !

Le jeune prit malgré tout le temps de faire une recherche sur le net et, visiblement étonné, retrouva l'information sur la page culturelle de la mairie.

« En effet, ils parlent de l'évènement. C'est demain dans le quartier de l'Albaicín ».

Puis, il me cocha sur le plan un groupe de ruelles qui débouchaient sur une petite place.

« Ça doit être par-là ».

Les formalités d'usage réglées, je filais m'étirer dans le premier bar, devant quelques litres d'anis dulce et plusieurs assiettes de poissons frits. La ville commençait à bouillir, les rues s'emplissaient de Grenadins qui, dès la sortie du bureau, engrossaient les bars et les terrasses. Une jeunesse colorée et bruyante, par grappes entières, commandait bières, vins et mojitos. Je voyais déambuler les propriétaires des sacs abandonnés, alors que d'autres routards erraient avec d'autres gamelles cabossées, à la recherche d'un gîte pour la nuit.

La fête quotidienne andalouse ne faisait que commencer. Au fur et à mesure que s'allongeait la file de verres, mes vieilles notions d'espagnol resurgissaient. En quelques minutes, la terrasse que j'avais choisie car elle

ne manquait pas de place, s'était remplie. Les rares chaises libres s'arrachaient et je me trouvais bien vite attablé au milieu d'une bande de jeunes qui gloussaient sans faire attention à ma présence. Le mois de Mai était doux bien que la ville soit au pied d'une montagne dont j'avais pu voir les sommets enneigés. La cohabitation entre palmiers et neiges éternelles m'avait étonné. Grenade semblait une oasis de montagne qui se relevait d'un long hiver.

J'étais fatigué par les kilomètres, mais pas question de rater cette montée en puissance de cris et de parfums. Personne ne faisait attention à moi, j'en retirais une jouissance infinie et j'en oubliais mes matchs du week-end autant que les représentants en aspirateur. Je n'ai pas la réputation d'un mec particulièrement avenant ; pas bon public en société, toujours à râler, le genre ornithorynque, un « jamais content ». Un animal pelé qui, voyant un canard, demande à Dieu de lui donner le même bec plat mais en plus large et les mêmes pattes palmées, puis, comme il a froid, exige une fourrure qui soit imperméable afin de pouvoir nager. Jamais contente la bestiole ! Cependant, il me semblait que je traversais mes heures andalouses avec béatitude, comme un curé de campagne repu du gras repas dominical. J'osais à peine me l'avouer, j'étais bien. Certes, le sixième anis dulce servi dans des récipients qui s'approchaient plus de l'aquarium que du verre à Cognac participait à mon état. Cependant, je sentais bien que cette ville m'offrait quelque chose de réconfortant. Je m'étais lancé dans ce long voyage avec précipitation, sûrement pour me prouver que j'étais capable de rompre avec mes habitudes ancrées dans mon quotidien où l'on m'avait rangé dans les condamnés au surplace. Entre chaque anis, je commandais une bière locale afin d'évacuer la pâte sucrée qui tapissait mon gosier. Je pensais à l'autre mémère qui, à cette heure, essayait les options d'un aspirateur plus jeune que moi. Je me soignais de ma brune à grandes lampées de blondes.

Je venais de vendre la quincaillerie héritée de mon père et possédais une rente qui m'autorisait à ne pas lésiner sur mon long week-end. Je changeais donc clous, ustensiles de cuisine et réchauds à gaz, en rivière d'anis dulce et trinquais comme un mauvais fils sur le dos des quarante piges de boulot et de privations de mon feu papa. Le pauvre homme devait me regarder de là-haut dilapider l'héritage quincaillier en pestant encore sur mes deux années de Lettres à Toulouse qui, faute de m'avoir fait découvrir Dante, Nietzsche et autres sommités de la plume, m'avaient fait croiser Joe Strummer et Paul Simonon dans des boutiques de vinyles ou dans des soirées embiérées.

Malgré tout, j'avais gardé quelques souvenirs de littérature espagnole, et je me souviens même m'être intéressé au destin de Lorca, le poète local, sa vie, son imagerie fantastique entre mythologie arabe et imaginaire gitan, son écriture tragique et noire qui consacrait sa terre andalouse et l'âme populaire des hommes qui la peuplaient. Mon esprit évoquait le

poète malgré le fait que mes personnages amis aient pour nom Johnny Cash, Paul Weller ou Topper Headon. Ici, tout devenait différent jusque moi-même.

En d'autres temps, j'aurais envoyé paître mon entourage de tablée qui continuait à ne pas se soucier de moi, comme l'aurait fait un mec bourré endormi sur un banc, en déclenchant l'envol d'une bande de pigeons affamés et en quête du casse-dalle oublié à ses côtés. Là, c'était trop tard, l'anis m'avait emporté au coeur de la Sierra Nevada et je restais scotché sur mon siège en souriant bêtement devant les chamailleries d'une harde de jeunes bobos locaux.

Je m'assoupissais quelques secondes comme une vieille cloche avinée. Je sentis sur mon épaule une main qui me secouait doucement comme pour ne pas brusquer mon réveil.

« Oh, Boabdil, tu t'endors !! »

Un jeune de la tablée s'était approché de moi et me regardait avec un regard moqueur. J'avais du mal à comprendre son espagnol et encore plus à me mettre en colère.

« Si tu dors, tu regretteras ce que tu n'as pas pu voir à Grenade. Tu devrais profiter, amigo ! »

De quoi se mêlait-il ? C'est quand même pas au pays de la sieste que l'on va empêcher un homme de dormir !

Je grommelais, un peu brumeux, d'abord en français, puis dans un espagnol étonnamment correct :

« - Pas de soucis, t'inquiète, je suis arrivé il y a quelques heures et la route m'a fatigué.

- Alors, va prendre des forces dans ton lit, mais méfie-toi, cette ville n'attend pas ».

Les bruits de la rue et du café reprenaient vigueur, mais ils étaient devenus hostiles. La gueule de bois y était pour beaucoup. Je me levais et écoutais les conseils de mon voisin, je n'avais plus la force de lutter contre le sommeil et allais retrouver mon lit.

Je titubais un peu entre les chaises et la clientèle et entendis mon réveil-matin andalou me crier :

« Repose-toi bien, Boabdil ! »

Ce petit con d'espingo m'affublait d'un drôle de sobriquet. Je l'aurais bien attrapé par le colback et secoué un peu, mais je gardais le reste d'énergie pour les quelques pas qui me séparaient de l'hôtel.

Grenade, 14 mai 2013, 10h

Les bulles de paracétamol ont vite fait d'évacuer les hoquets anisés qui faisaient les cent pas dans mon crâne. Je descendais la rue, la ville se réveillait doucement. Pas franchement matinaux les Andaloux. Les cafés avaient

changé d'équipe et ce sont de vieilles dames qui servaient cafés et tostadas pendant que leurs fistons de l'équipe du soir faisaient la grasse matinée. En passant devant une librairie, je remarquais en vitrine un livre sur Lorca. Je rentrais dans le magasin et me mis à tourner les pages de l'ouvrage. La jeune libraire s'approcha de moi, dans un français parfait :

« Si vous voulez, je possède une édition française !! »

Surpris, je lui réponds dans la même langue :

« Ça se voit tant que ça que je suis Français ? »

La fille sourit et me dit :

« J'étais assise à votre table hier au café du coin, c'est un ami qui vous a réveillé, vous avez parlé français, vous sembliez très...fatigué. Un long voyage, je suppose ».

La douceur qui émanait du visage de la môme et la présence apaisante des centaines de livres autour de moi émoussaient quelque peu les barrières que je brandissais à l'égard de la gente humaine.

À mon tour, je souriais :

« Oui, je pense que j'ai un peu brûlé les étapes ».

La jeune femme prit un ton professionnel et, en allant chercher l'autre édition, évoqua le contenu du livre.

« C'est un très beau livre qui rassemble bon nombre d'anecdotes sur le mystère de la mort du poète. On y raconte les différentes tentatives pour retrouver la dépouille de Federico, les anonymes mais aussi les célébrités qui viennent régulièrement marcher sur le chemin où il a été assassiné. »

La fille parlait du poète en le nommant par son prénom comme lorsqu'on évoque le souvenir d'un père, d'un ami ou d'un frère. Elle me tendit le bouquin et me laissa un moment seul à le feuilleter. Je tombais sur un chapitre dans lequel un journaliste local racontait qu'il avait amené le leader des Clash sur le fameux chemin de Viznar à Alfacar, lieu de l'assassinat de Federico Garcia Lorca. Je décidais d'acheter le livre.

Je réglais l'achat et en sortant, je me tournais vers la libraire :

« - Au fait, votre ami m'a appelé par un drôle de nom hier soir, du genre Bodil ou Boilil ».

« - Boabdil », reprit-elle sur-le-champ.

« - Oui, c'est ça, Boabdil ».

Elle sourit.

« C'est une vieille connaissance de Grenade, un surnom que l'on donne aux touristes qui semblent un peu égarés, il n'y a rien de méchant, au contraire ».

De toute façon, je n'avais pas envie d'élucider le mystère de Boabdil, j'avais plus besoin d'un litre de café en terrasse en démarrant la lecture de ma dernière acquisition.

Le livre recelait des tonnes d'histoires de personnages venus s'épuiser la nuit à la frontale avec pelles et pioches près du ravin de Viznar pour retrouver les restes du poète, avec l'urgence d'orpailleurs cherchant désespérément un filon tragique.

D'autres racontaient les fouilles officielles issues des très sérieuses recherches d'historiens qui affirmaient avoir précisément localisé le corps de Lorca ainsi que de ses trois compagnons d'infortune, tous assassinés par les nervis de Franco. Un maître d'école boiteux et républicain, deux banderilleros anarchistes. Cependant, l'anecdote la plus fabuleuse était le récit d'un journaliste musical andalou qui s'était lié d'amitié avec Joe Strummer. La star du rock venait régulièrement à Grenade, il s'intéressait à la guerre civile, mais aussi à Lorca et à ses mémorables virées dans la ville. Il n'était pas rare qu'on le croise dans les bars du quartier de l'Albaicín, haut lieu de la movida andalouse.

Un matin, Joe appela son ami et lui donna rendez-vous en ville. Il venait d'acheter une Dodge dont il était très fier.

« Indique-moi la route du chemin de Viznar ! »

Le journaliste monta avec Joe et commença à lui indiquer la direction du chemin. Arrivé dans le petit village, Strummer arrêta la Dodge devant une quincaillerie ! Étonné, Jesus lui demanda ce qu'il comptait faire.

« Je vais acheter des pelles et des pioches !! »

Le journaliste finit, non sans mal, par convaincre le chanteur de renoncer à cet achat. Ils reprirent la route, stoppèrent la voiture et continuèrent le chemin à pied. Arrivé à l'endroit du meurtre, Joe s'avança seul, il s'arrêta au pied du petit ravin et se mit à pleurer ; il disait entendre gémir les camarades. Il alluma un joint et le fuma en le dédiant à l'illustre auteur du Romancero gitan.

La voix de Carlota me tira de ma lecture. Elle venait de fermer la librairie et s'apprêtait à faire sa pause. Je compris que cela faisait plusieurs heures que je lisais sur la terrasse, j'en avais oublié le bruit de la rue qui, sans que je m'en rende compte, avait repris sa place dans la bouillante venelle.

« Cela a l'air de vous plaire ».

Je regardais la jeune femme. Je n'avais pas remarqué sa beauté lorsque j'étais dans la boutique. Là, elle m'apparaissait flamboyante à mesure que Grenade prenait possession de mon âme.

Du coup, je ne savais que dire et m'empêtrais dans la banalité de mes phrases. « Oui, en effet, c'est très prenant ».

Je tentais de me ressaisir par un : « Vous buvez quelque chose ? »

Le sourire de Carlota m'irradia. Elle s'assit et héla la pingouine : « un cortado ».

Nous parlâmes encore une bonne heure de Grenade, de Lorca, de la tragédie de la guerre. Puis, je racontai la raison de mon voyage bien que celle-ci ne soit plus si évidente pour moi : la place Joe Strummer. Cependant, c'était la découverte de l'histoire du chemin de Viznar et de Strummer qui occupait mon esprit.

« Je ne travaille pas cet après-midi, si vous voulez je vous amène à Viznar ».

Carlota se leva et me dit : « On y va de suite ? ». J'étais très surpris par la manière que l'Andalouse avait de prendre les choses en main, cependant, pas question de me faire prier ! Une guide comme Carlota, je ne pouvais rêver mieux.

Le village de Viznar était à 8 kilomètres, sur les hauteurs qui dominaient la ville des collines de vignes, de pins et d'oliviers. À la sortie du hameau, Carlota emprunta une route de bergers qui montait vers un mamelon boisé et rocailleux. Elle arrêta la voiture au pied d'un chemin de pierres qui continuait de grimper le long du ravin. À l'entrée de celui-ci, on avait érigé un panneau de bois sur lequel était gravé un poème de Lorca, un de ceux dont je me rappelais le mieux.

« Si je viens à mourir, s'il te plaît, laisse la fenêtre ouverte
L'enfant mange des oranges, de mon balcon, je le vois ».

L'endroit ressemblait à un immense sarcophage, les entrailles de pierres, de bruyères et de lavandes portaient le sang des disparus. Nous étions dans le théâtre de la tragédie, chaque couleur, à l'accoutumée paisible, était ici plus forte, plus menaçante, comme ce ciel violet qui se chargeait des premières plaintes de l'orage.

Nous montions en silence à travers les arbres qui semblaient se préparer à bondir sur les intrus que nous étions. L'air ne portait plus aucune odeur et les parfums de romarin et d'écorces attendaient à l'entrée du chemin.

À mesure que nous plongions dans les lèvres du ravin, nos sherpas nous abandonnaient.

Carlota ne parlait plus, l'endroit l'avait enveloppée. Elle attrapa mon bras et se mit à chanter quelques vers populaires comme une enfant surprise par la nuit et qui chercherait à se rassurer en masquant les ombres inquiétantes du chemin.

« *Huye luna, luna, luna,
que ya siento sus caballos.
Niño, déjame, no pises
mi blancor almidonado* ».

J'avais du mal à avancer, mes creepers tanguaient sous les pierres du sentier, mais je faisais des efforts désespérés afin que ma démarche ne paraisse pas trop minable à celle qui tenait mon bras.

Puis il y eut cette minuscule clairière encaissée, une cuvette au creux des pins dans laquelle stagnait l'eau du dernier orage, la stèle, simple et morbide : « Lorca eran todos ». Dans la petite mare, on devinait de vieux

papiers Cellophane et leurs tiges de fleurs séchées et pourries, parfois le reflet de quelques roses de plastique. On aurait facilement pu voir le visage de Lorca errer au creux de l'eau croupie dans ce cimetière d'offrandes en décomposition.

Je levais ma tête et interpellais en dedans les larges rames d'un vieux pin :
« Tu les as vus toi, les assassins, le poète, tu étais là !! »

Carlota me fixait avec ses yeux de jais, j'étais gêné de laisser transparaître tant d'émotion. Malgré tout, je sentais que la vision de ce grand con de rockeur poivrot à deux doigts de chialer sous l'étreinte de l'âme des disparus la fascinait, à tel point que j'évitais son regard. Il nous a fallu un certain temps pour refermer la porte de cet autel à ciel ouvert. Inconsciemment, nous nous retirâmes de l'endroit à reculons, comme si nous craignions que les griffes des morts jaillissent de l'étang de fortune et nous emportent sous la terre andalouse.

Dans la voiture, il n'y eut pas un mot, pas plus que dans l'appartement de Carlota.

Grenade, le 15 mai, 18h

Carlota s'était endormie. Je me rhabillais en silence et descendais l'escalier du petit immeuble décoré d'azulejos. En sortant, j'avais retrouvé des sons familiers, des visages anonymes qui tranchaient avec l'ambiance de la chambre de Carlota dans laquelle nous avions ramené le silence entêtant du chemin de Viznar.

Comme je n'arrivais pas à chasser les fantômes, je les saoulais consciencieusement. Pas besoin du Guide du routard, la ville offrait un panel infini d'assommoirs en tout genre. Les heures défilaient sous le tempo « clas-hien » des anis, des ginebras et des bières Alhambra. Demain, les potes à Joe immortaliseront son nom et son amour de Grenade lors d'une cérémonie dont je n'avais plus rien à foutre. Quelques heures plus tard, alors que je repassais dans la ruelle de l'hôtel, je vis Carlota attablée avec une bande de copains, elle me fit signe de venir m'asseoir avec eux. À travers les odeurs de friture et de vin renversé, je percevais les parfums d'amande douce et de fleur d'oranger de la peau de Carlota. Comme à Viznar, je reculais de quelques pas sans que nos regards ne se quittent, puis, lorsque je pus mettre assez de distance entre nous, je me retournais pour disparaître au coin d'une autre rue.

Grenade, le 16 mai, 8h

L'autre dégénéré de réceptionniste portait un tee-shirt sur lequel trônait un immense soleil aux couleurs jamaïcaines, toujours la tronche dans son écran. Il me tendit un petit paquet.

« On a laissé cela pour vous, bon voyage ! »

Pas le temps de lui coller une baffa à ce con, ça m'aurait pourtant fait plaisir...

Je n'avais pas besoin de voir la forme du paquet pour comprendre que ce cadeau venait de Carlota. J'imaginai aussi le ton de la lettre qu'elle

avait dû y joindre et les reproches liés à ma fuite d'hier soir et d'un rendez-vous dans je ne sais quel autre piège andalou. La même ne savait pas que j'avais décidé de mettre les bouts sans même assister à l'inauguration de la place. Je n'imaginai pas que l'expression « partir comme un voleur » aurait pris autant de sens. C'était bien, et encore une fois, d'une fuite qu'il s'agissait. Le butin semblait bien lourd à porter. Seule la distance me permettrait de disperser les cendres de ce trésor andalou dont je ne voulais pas.

En quittant les limites de la ville, je sentais s'ouvrir à chaque kilomètre la déchirure que provoquait mon départ de Grenade. Le visage de Carlota était partout.

La radio locale diffusait un air andalou, un chant gitan, *Todo es de color*. Plus tard, j'apprendrai que ce titre termina le concert hommage de l'inauguration de la place. José Antonio Garcia, chanteur des 091 et ami de Joe, quittera la petite scène improvisée en levant la tête et en lançant au ciel de Grenade les plaintes envoûtantes de cette chanson populaire. Le chemin du retour me paraissait une épreuve terrible, je ne savais plus d'où j'étais et l'idée de retrouver mes cadrages débordements me terrorisait. Je m'arrêtai au pied d'une montagne et ouvris le paquet. Il n'y avait ni reproches ni mot, simplement un livre dont une page était marquée par un post-it. Le titre du chapitre était « Le dernier soupir du Maure ». C'était aussi le nom du col que je m'apprêtais à franchir pour continuer ma route. Le passage du livre que Carlota avait marqué racontait l'histoire du sultan Boabdil qui régnait sur Grenade. Après avoir été vaincu sans trop combattre par les catholiques espagnols, il fuyait Grenade pour rentrer dans un pays qu'il ne connaissait pas. Boabdil donna l'ordre au reste de son armée de s'arrêter sur la montagne qui surplombait la ville et se mit à pleurer.

Sa mère s'approcha de lui et lui dit : « Pleure Boabdil, pleure comme une femme un royaume que tu n'as pas été capable de défendre comme un homme ».

Todo es de color

Lole y Manuel

Todo el mundo cuenta sus penas
pidiendo la comprensión
quien cuenta sus alegrías
no comprende al que sufrió

Señor de los espacios infinitos
tu que tienes la paz entre las manos
derrámala Señor te lo suplico
y enséñales a amar a mis hermanos

De lo que pasa en el mundo
por Dios que no entiendo "na"
el cardo siempre gritando
y la flor siempre "callá"

Que grite la flor
y que se calle el cardo
y todo aquel que sea mi enemigo
que sea mi hermano

Vayamos por esa senda
a ver que luz encontramos
esa luz que esta en la tierra
y que los hombres apagamos

Señor de los espacios infinitos
tu que tienes la paz entre las manos
derrámala Señor te lo suplico
y enséñales a amar a mis hermanos

Y enséñales lo bello de la vida
y a ser consuelo en todas las heridas
y amar con blanco amor toda la tierra
y buscar siempre la paz, Señor
y odiar la guerra

Y en aquel jardín han "entrao"
cuatro hombres ha porfía
y sin compasión se han "llevao"
la rosa que yo quería
y luego la han "despreciao"

Y quien me puede demostrar
que Cristo no fue gitano
ni que sabía cantar

Las flores de tu balcon
lloran por verte
que lo se yo

LE ROCK'N'ROLL EST MORT

*« Le rock'n'roll est mort et c'est moi qui l'ai tué
Qu'auriez-vous fait devant ce corps atrocement mutilé ? »*

Guillaume Favray

« C'est ici que j'ai vu Johnny Tonnerre pour la première fois, petit ! »

Tom se tenait au pied de l'escalier qui descendait vers l'entrée du Gibus, le club parisien qui fut autrefois le ventre affamé de l'opulente scène rock des années soixante et soixante-dix, le mythique endroit dans lequel les stars mondiales faisaient des escales endiablées qui se finissaient souvent par d'inoubliables « boeufs ». Pourtant, le lieu ne payait pas de mine. On y pénétrait par la cour intérieure d'un immeuble qui donnait sur une étroite ruelle commerçante près de la place de la République...

« Tu vois petit, c'est ici que j'ai vu Johnny Tonnerre pour la première fois ! »

Tom tendait sa main droite comme s'il caressait la chevelure d'un enfant. Le geste était doux et empreint de fierté de partager cet instant avec sa miniature. Mais il n'y avait pas d'enfant. Tom était seul. D'ailleurs, il n'avait pas d'héritier, Mona n'en avait jamais voulu ; elle disait que c'était des responsabilités trop lourdes et que Tom n'avait pas la carrure d'un père : trop tête en l'air, pas assez autoritaire et peu ambitieux. Rien de bien reluisant pour gérer une paternité. Tom savait bien que les vraies raisons étaient ailleurs, que Mona n'aimait pas les gosses. Elle n'aimait pas grand monde d'ailleurs.

S'il avait eu un petit, Tom aurait été fier de lui raconter cette soirée lors de laquelle Johnny Thunders et son compère Henri Paul étaient venus incendier le petit club après un concert donné dans une salle près de Pigalle. Mais à quoi bon ? Encore une fois, Tom se rendait à l'évidence : pas l'ombre d'un petit prince pour lui demander de lui dessiner une guitare.

De toute façon, qu'est-ce qu'il en aurait eu à foutre le même des riffs et des gimmicks, de cette odeur particulière, ce mélange d'eau de toilette, de tabac, de sueur et de bière qui planait sur l'arène. Quelle importance aurait pu avoir pour un gamin des années deux mille, ce sentiment de connaître ces instants de vie où l'on se sent immortel et unique, comme lorsqu'on se tient face à la mer, un matin de tempête. Les mêmes de maintenant se foutent bien du rock'n'roll.

Ah, si Tom avait été marin, il aurait pu faire rêver un lardon en lui montrant sur la mappemonde quelques traversées légendaires : « Tu vois petit, ce jour-là, j'ai croisé le cap de Bonne-Espérance pour la première fois ! ».

S'il avait été une star de l'ovale, il aurait sûrement amené sa progéniture fouler le Parc des Princes à l'endroit où, en finale du championnat, il avait marqué l'essai de la victoire. Mais quel enfant, en 2013, pourrait sentir la moindre émotion lorsqu'un ex-rocker ringard évoque les accords de guitares épileptiques ? Faut croire que le rock'n'roll est bien mort, du moins dans l'imaginaire de la jeunesse actuelle. Alors peut-être valait-il mieux tarir la descendance plutôt que de traîner un con de même avec un bonnet jamaïcain et une paire d'écouteurs, ou encore un de ces petits génies de l'informatique qui fabriquent du son sur des ordinateurs. Ils sont quand même un rien frappés d'alignement les jeunes ! Ils passent des journées à Pôle Emploi face à des hôtes d'accueil qui les reçoivent sans lever le regard du PC, le soir ils s'en remettent une couche, cette fois dans des concerts électro avec les mêmes genres de types debout derrière les écrans. Mona avait raison, finalement. Être père n'était pas un rôle convenable pour Tom.

Tom remit sa main dans sa poche et gardait pour lui ses souvenirs parisiens. Cela faisait bien trente piges qu'il n'était pas revenu dans la capitale. Il avait fallu cette session de formation pour qu'il retrouve Paris. Les nouveaux cadres de l'entreprise tentaient une reprise en main du personnel, notamment des quinquagénaires qu'il fallait vite former aux nouvelles techniques de vente et de management, faute de quoi, la boîte raterait les nouveaux marchés. Ce discours terrorisait Tom. Il sentait le piège de la mise au placard... Au boulot aussi, une nouvelle génération de bouffeurs d'électro envahissait les couloirs avec leurs portables sous le bras et leurs dentitions parfaites et déjà cotées en Bourse.

Faut croire que dans le monde de l'entreprise comme à la scène, il y avait toujours quelqu'un prompt à tirer dans le dos d'un vieux pianiste de saloon poitrinaire, mais dont l'élégance et le groove échappaient aux fossoyeurs des temps modernes.

Depuis le train, Tom avait vu les barres d'immeubles qui annonçaient la gare Montparnasse. Il eut une soudaine envie de plonger dans la ville et de retrouver les quartiers de sa jeunesse, de sa première escale à Paname quand, avec quelques copains, il s'apprêtait à partir pour Londres assister à l'aventure Punk ; quelques mois avant de rencontrer Mona.

Ce soir-là, la bande de provinciaux avait décidé de passer la soirée dans le club de la rue du Faubourg du temple, dans lequel les nouveautés d'outre-Manche se vautraient sur les platines. À cette époque, on sortait un album chaque jour, il y avait de quoi rassasier des cohortes d'oreilles affamées. On racontait que, non loin de là, dans un vieil appartement, Johnny Thunders, Dee Dee Ramones et Stiv Bators partageaient la même seringue. Lorsqu'ils virent un petit bonhomme à la tronche de cocker qui portait une guitare dans une sorte de housse à la manière d'un sac-à-dos, ils comprirent vite que le gars n'était pas venu pour une halte du type « randonnée pyrénéenne » et qu'en guise de casse-croûte, c'était une vieille Gibson qu'il tirerait de sa besace. Johnny et Henri Paul avançaient vers la

petite estrade sur laquelle le groupe local du soir avait laissé ses amplis encore branchés. Johnny tanguait au bras de son clone. Tom, dont l'imagerie s'était construite au cours d'une jeunesse agricole lorsqu'il passait ses vacances dans la ferme du grand-père, eut le souvenir de ces jeunes veaux qui peinent à trouver le pis maternel tant la faim les rend maladroits et hystériques. Dès qu'ils ont la mamelle salvatrice dans la gueule, ils retrouvent apaisement, beauté et s'enivrent du lait tiède de leur mère. Pour le « tonnerre », ce fut la même chose. Alors qu'on ne l'imaginait pas capable d'aligner deux accords, l'homme fut miraculeusement requinqué lorsque son pote eut fini de lui passer la courroie de la guitare autour des épaules. Instantanément, Johnny sembla retrouver sa place dans la terrible fratrie du rhythm'n'blues et s'envola dans un Pipeline majestueux.

Pour un premier contact physique avec la légende rock'n'rollienne, ce fut une bonne pioche. Le son de Johnny déchirait la salle dans laquelle se pâmaient anonymes et poseurs lookés venus exposer les fripes achetées la veille à Clignancourt. Il y avait aussi quelques journalistes avant-gardistes, auteurs de fanzines à la mode qui s'apprêtaient à profiter de l'époque pour entamer une carrière à Best ou Rock & folk. Quelques belles jeunes filles aux longues jambes résillées, dont le rouge à lèvres marquait le territoire sur le bord des coupes de bloody mary, se frottaient comme de jeunes panthères contre les nouveaux apparatchiks de la scène parisienne... Jean-Mi était le plus dégourdi de la bande. Il avait planqué quelques bières à l'extérieur, derrière une poubelle. Au bout d'une heure, les allers-retours bière/salle, salle/bière, leur valurent l'interdiction définitive d'accéder au temple. Johnny venait de s'écrouler sur un canapé décoré par une peau de panthère qui finissait d'user son reste de rouge à lèvres dans le coup du rocker en gloussant des phrases huppées, prononcées dans un anglais imprégné d'un fort accent venu du trou des halles.

« Si tu avais connu ça, mon fils !!! »

Si tu avais été là, cette nuit, au coeur du rock'n'roll... Le concert, la longue marche pour retrouver l'auberge de jeunesse car il n'y avait plus de métro à cette heure, puis le train de Calais raté pour cause de gueule de bois.

Le voyage à Londres se termina sur ce quai de la gare du Nord. Plus un sou pour acheter un autre billet et un retour anticipé au fin fond de la France qui découvrait à peine Téléphone, alors que Tom rencontrait Mona et son ventre interdit à toute procréation.

30 ans après, Tom se retrouve à la case rock'n'roll, à chercher des bières planquées derrière la poubelle de l'extérieur de la salle qui est désormais devenue un club de rap et d'électro, à écluser dans tous les bars de la rue et à hypothéquer son reclassement professionnel et son premier jour de formation.

Tom l'a lu dans un journal. Il arrive parfois que des hommes que l'on dit sans histoires disparaissent un jour sans laisser de traces, sans un mot d'explication, sans que les draps de la chambre retenue pour la durée de la formation ne soient froissés, sans prendre le petit-déjeuner avec de jeunes commerciaux arrogants de finance, de courbes et de camemberts graphiques, sans prendre le temps d'expliquer à Mona.

Comment d'ailleurs expliquer que l'on puisse devenir son propre fils, que l'on se raconte à soi-même ses propres aventures, ses propres émotions ? Comment avouer qu'en fouillant dans une jeunesse qu'on croyait oubliée, on ait réveillé un petit orphelin assoupi au pied d'une scène ? Sur l'estrade bardée de lumière, défilent les monarques et les princes des contes d'antan, venus avec leurs éléphants d'Afrique, leurs suites et leurs carrosses dorés porter l'offrande à un jeune roi. Comment ne pas voir dans cette longue procession, la lente agonie des jours heureux ? Comme ce voyage à Londres, une première fois, une dernière fois.

*Le rock'n'roll est mort
et c'est moi qui l'ai tué*

qu'auriez-vous fait devant ce corps atrocement mutilé ?
fallait-il qu'il s'échappe encore inspirant la pitié,
ou fallait-il le mettre à mort cet animal blessé ?
Il a tellement vendu son âme à tous les râteliers,
qu'il était tout tordu dedans,
qu'il en était tout désolé.
Il a baissé les yeux
et ne m'a même pas supplié
son dernier mot fut un aveu,
c'est tout ce que j'attendais.

***Bang Bang Shoot Shoot
Bang Bang Shoot Shoot
Bang Bang Bang Bang***

Le rock'n'roll est mort
et c'est moi qui l'ai tué
avant de passer l'arme à gauche
il m'a tout raconté :
Comment lui, le gamin des rues
l'enfant des dominés à compromettre
est devenu un bourgeois gominé.

Il portait des révolutions
sans vraiment les comprendre,
il faut se connaître dit-on
pour pouvoir se défendre
sinon c'est à bon prix
que se vend l'imposture
la seule à vous mettre au tapis,
vous avoir à l'usure.

***Bang Bang Shoot Shoot
Bang Bang Shoot Shoot
Bang Bang Bang Bang***

Le rock'n'roll est mort
et c'est moi qui l'ai tué
faisant sa prière aux ancêtres
il s'est même excusé
d'avoir perdu l'impertinence au fils des années
de simuler la décadence, de jouer à la poupée

----- DÉJÀ PARUS -----

LITTÉRATURE

PIERRE DOMENGÈS

RACCOURCIS

MARWAN BARGHOUTI

LA PROMESSE - ÉCRITS DE PRISON

PIERRE DHARRÉVILLE

QUELQUE CHOSE DANS LE VENTRE

GÉRALDINE LOUBRIAT

À MOTS PERDUS

MARC TISON

MANUTENTIONS D'HUMANITÉS

MAJID BÂ

LA SARDINE DU CANNIBALE

PIERRE DHARRÉVILLE

LE VOL D'ÉPISTOLES

(RECUEIL DE NOUVELLES ET DE CHANSONS, AVEC CHRISTIAN VAQUETTE)

PIERRE DOMENGÈS

POISON HEART

THIERRY CAZEDEBAT

PETITS VERS DE TERRE

SONJA RIVIÈRE

LES AVENTURES DE NYSE

UN CANDIDE DANS LA MONDIALISATION

PHILIPPE POURTALET

UN BATTEMENT D'ELLE

MÉMOIRES

ERIC CABANIS

**PORTRAITS D'UNE LUTTE,
LES MOLEX POUR MÉMOIRE**

----- DÉJÀ PARUS -----

PAUL ARDOUIN

CARNET DE MÉMOIRE ET DE LUTTES

PIERRE LAURENT, JACK RALITE, OLIVIER BARBARANT

ARAGON D'HIER À AUJOURD'HUI

ADISHAT

L'ARSENAL DE TARBES

COLLECTION ÉCRITS POLITIQUES

ANDRÉ CHASSAIGNE

POUR UNE TERRE COMMUNE

OLIVIER DARTIGOLLES

BLOG À PART

CHRISTIAN PICQUET ET MARIE-PIERRE VIEU

LE TROTSKO ET LA COCO

SÉRIE « RECONSTRUISONS LA GAUCHE » - VOLUME 1

ENTRETIENS PAR SYLVIA ZAPPI

MARYSE DUMAS ET ROBERT GUÉDIGUIAN

PARLONS POLITIQUE

SÉRIE « RECONSTRUISONS LA GAUCHE » - VOLUME 2

ENTRETIENS PAR STÉPHANE SAHUC

PIERRE DHARRÉVILLE

**MICHEL VAXÈS, PORTRAIT D'UN CITOYEN
EN DÉPUTÉ DU PEUPLE**

ÉRIC COQUEREL

AU CŒUR DU FRONT DE GAUCHE

COLLECTION ÉCRITS POLITIQUES

ISABELLE LORAND

DU FRONT DE GAUCHE À L'ÉLYSÉE

NICOLE BORVO COHEN-SÉAT

GÉNÉRATION VI^E RÉPUBLIQUE

« IL EST GRAND TEMPS

DE RALLUMER LES ÉTOILES »

HUMANIFESTE DU PARTI COMMUNISTE FRANÇAIS

----- DÉJÀ PARUS -----

THÉÂTRE

RICHARD DETHYRE
LES Z'ENTROP

COLLECTION FRANC-TIREUR

VINCENT MICHEL
UN AVEUGLE À L'ÉLYSÉE

CHRISTIAN PICQUET
**FRANÇOIS, JEAN-MARC, MARTINE
QU'ALLONS-NOUS FAIRE DE NOTRE VICTOIRE ?**

MARIE-PIERRE VIEU
POUR UNE GAUCHE DÉCOMPLEXÉE

IAN BROSSAT, JACQUES BAUDRIER
PARIS N'EST PAS À VENDRE

MAXIME VIVAS
**L'IRRÉSISTIBLE DÉCHÉANCE
DE ROBERT MÉNARD**
CANDIDAT DU FRONT NATIONAL

www.editions-arcane17.net

Numéro ISBN : 978-2-918721-33-8

Achevé d'imprimer sur les presses
de ISlprint en décembre 2013
Dépôt légal : décembre 2013

Contact : info.arcane17@orange.fr